



The Library of
The Otaru Univer-
sity of Commerce

Class.
& Div. 3/7

No. 276

Vol. **シエール文庫**

R.No. 9370

TESTAMENT
POLITIQUE
DE MESSIRE
JEAN BAPTISTE
COLBERT,

Ministre & Secrétaire d'Etat.

Où l'on voit tout ce qui s'est passé sous le
Regne de LOUIS LE GRAND, jus-
qu'en l'année 1684.

*Avec des Remarques sur le Gouverne-
ment de ce Royaume.*



*Suivant la Copie imprimée
A LA HAYE,*

Chez HENRY VAN BOLDERSEN, Marchand
Libraire dans le Pooten, à l'enseigne
de Mezeray. 1693.

298

199

The Library of The Otago Higher Commercial School	
Class & Div.	3/7
No.	276
Vol.	
R.No.	9370



ÉPITRÉ AU ROY.



IRE,

La protection Divine a paru si visiblement sur le Regne de VÔTRE MAJESTE', que je suis tres persuadé qu'Elle ne pense nullement à attribuer à sa bonne conduite tous ces heureux évenemens, qui font la gloire de son Royaume & l'abaissement de ses Ennemis. Dieu qui vous a accordé aux vœux de tous vos bons Sujets.

05 * 3

E P I T R E.

jets, dans un tems où il n'y avoit point d'esperance qu'ils seroient exaucés, puisque c'étoit après une stérilité de vingt trois ans, a commencé par ce miracle à faire connoître, qu'il Vous a choisi de toute éternité, pour être un des ouvrages les plus parfaits qu'il y ait eus depuis long-tems sur la terre. Une verité si constante & reconnuë si generalement de tous vos Sujets, devroit passer jusques aux étrangers, qui ne feroient que leur devoir, quand ils demeureroient convaincus, que la main Toute Puissante de Dieu agit pour Vous contre vos Ennemis. Mais comme, si je l'ose dire, il n'y a qu'une apparence de pieté dans presque toutes les autres Cours, pendant qu'elle éclate visiblement dans la Vôtre, ils rapportent tout ce qu'ils voyent à un bonheur continuel de VÔTRE MAJESTE', sans
vou-

E P I T R E.

vouloir élever leurs yeux jusques à celui qui est le Dieu des Armées, & sans le secours duquel il est impossible de se promettre aucune Victoire. Il auroit été à souhaiter qu'ils se fussent desabusés plutôt, & qu'ils demeurassent convaincus une bonne fois, que c'est Dieu seul qui vous protege; il n'auroit pas été repandu tant de sang, dans la Guerre que Vous avez terminée si glorieusement, & cela épargneroit encore celui d'un nombre infini d'hommes qui semblent destinés à perir pour la même querelle. Car VÔTRE MAJESTE' pour avoir donné la Paix à l'Europe n'a pas étouffé la jalousie dont quantité de Puissances se sentent encore ronger à la vue de toutes ses grandes actions. Elles n'épient que l'occasion de lui en donner des marques: & avant qu'elles puissent se soumettre aux ab-

E P I T R E.

baiffemens que l'un de Vos Ministres demande d'elles, l'on peut croire qu'elles risqueront le tout pour le tout.

Mais, SIRE, oserois-je demander à VÔTRE MAJESTE', si c'est lui rendre service que de faire tout ce que ce Ministre fait: j'ai peur qu'elle ne croye que le peu d'intelligence qui a paru jusques ici entre nous, ne me porte à lui faire cette demande. Les coups fourés qu'il a tâché de me porter, & dont VÔTRE MAJESTE' est encore mieux instruite que moi, puisque c'est à Elle qu'il s'est adressé plusieurs fois, pour lui rendre ma fidelité suspecte, peuvent faire croire qu'il m'en reste assez de ressentiment pour chercher à lui rendre la pareille. Mais à Dieu ne plaise que mes interêts l'emportent ainsi sur ceux de VÔTRE MAJESTE'. Je
n'ai

E P I T R E.

n'ai en veuë que de lui apprendre de quelle maniere les choses se passent. Un grand Roi, qui a en main le Gouvernement d'un puissant Royaume, n'a pas toujours connoissance de tout ce que font ses Ministres, & principalement quand il donne la même autorité que Vous donnez au Marquis de Louvois. Cependant s'ils font des béveües c'est au Maître qu'on les impute; & si la guerre en arrive, combien de Peuples souffrent de la faute d'un particulier! Il me semble aussi que le Marquis de Louvois est déjà cause que celle que vous avez finie depuis quelques années, a duré si long-tems. Il est vrai que la fin en a été glorieuse à VÔTRE MAJESTE', mais ce n'est pas à dire que cela soit dû à sa bonne conduite. Il a risqué visiblement le salut de votre Etat, & ce n'est

E P I T R E.

que la main de Dieu qui vous en a tiré. Il est donc réponsable envers tous vos Peuples du sang qu'il leur en a coûté, outre que si l'on avoit moins de respect & d'admiration pour VÔTRE MAJESTE', il lui feroit peut-être perdre l'amour de ses Sujets; car c'est à Vous qui en êtes le Pere à ménager leur sang comme le vôtre propre. D'ailleurs n'est-il pas assez extraordinaire qu'un Ministre qui n'a jamais vu la guerre qu'en peinture, veuille en sçavoir plus que tous Vos Capitaines. VÔTRE MAJESTE' cependant se peut vanter d'en avoir les meilleurs de l'Europe, & en quelque endroit que l'on aille & que l'on nomme le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne, il n'y a personne qui ne reconnoisse que le regne de VÔTRE MAJESTE' qui étoit destiné à faire voir tout ce qu'il

y

E P I T R E.

y a de plus grand sur la terre, devoit aussi avoir les deux plus grands Capitaines que l'Europe ait eüe depuis long-tems.

La Protection Divine dont VÔTRE MAJESTE' ressent les effets à toute heure, vous a tiré de tous ces mauvais pas où un autre se feroit perdu. La piété qui éclate dans toutes vos actions vous en fait rendre graces continuellement au Ciel, qui est ravi de vous voir dans la reconnoissance que vous lui devez. Mais comme chacun ne rapporte pas ainsi à Dieu tout ce qui se passe ici bas, les fautes qu'on voit faire à votre Ministre augmentent le nombre de vos Ennemis, & les entretiennent dans l'erreur où ils sont que vous n'êtes pas invincible. Ils supposent, que celui qui devoit avoir le plus de soin de parer les coups qu'ils sont prêts de vous porter,

* 6 leur

E P I T R E.

leur montrant votre estomac tout à découvert, il leur est facile d'aller droit jusques au cœur. De là viennent toutes les brigues que vous voyez dans l'Europe à votre prejudice : & qui seroient capables de vous porter le coup mortel, si ce n'est qu'il est impossible de faire du mal à celui que Dieu a pris si visiblement en sa protection.

Aussi pouvons-nous dire sans flatter aucunement VÔTRE MAJESTE', que jamais Prince n'en fut plus digne. Vous avez toutes les qualités d'un Grand Roi, & d'un Roi vraiment Chrétien, & si vous avez eu quelque foiblesse dans votre jeunesse, vous en êtes, graces à Dieu, si bien revenu, qu'il ne vous en reste plus de souvenir que pour vous porter à en faire une plus rude penitence. Qui veut plaire à VÔTRE MAJESTE',
doit

E P I T R E.

doit vivre à la Cour comme dans un Cloître d'où le vice doit être banni. Si l'envie y regne, il n'est plus permis de la faire paroître ; VÔTRE MAJESTE' y est un exemple de vertu à tous ses Courtisans, & si la corruption du siècle est si grande qu'ils ne puissent encore imiter leur Maître, il faut du moins qu'ils en fassent le semblant, s'ils veulent lui être agréables.

Ce retour de VÔTRE MAJESTE' à Dieu est la recompense de ne l'avoir jamais oublié, dans quelque état qu'Elle se soit trouvée. Si la foiblesse humaine a voulu que Vous ressemblassiez à un David, & à tant de grands pécheurs qui sont maintenant en Paradis, Vous n'avez jamais prétendu pour cela vous dispenser de rendre à Dieu ce qui lui appertenoit. Vous avez taché d'attirer

EPI T R E.

sa misericorde, en lui faisant rendre le culte qui lui est du, & en le lui rendant vous-même, parce que Vous sçavez que c'est le moyen de le fléchir. On ne peut pas dire que Vous ayez été un seul jour de votre vie, sans entendre la Messe, & quoi que le feu Roi votre Pere fut tout rempli de pieté, il n'a jamais pu faire, comme Vous avez fait, qu'on s'abstint pendant qu'on celebrait ce Misterre adorable, de causer les uns avec les autres, & de tenir mille postures indecentes.

La crainte de Dieu que Vous avez toujours eüe devant les yeux, fait aussi que Vous avez mieux aimé pendant un certain tems laisser croire des choses, qu'on ne sçavoit que par soupçon, que d'en ôter la pensée en frequentant les Sacremens. Vous Vous en êtes ab-

EPI T R E.

abstenu tant que Vous ne Vous en êtes pas jugé digne, ou que Vous avez cru votre foiblesse trop grande, pour rien tenir à Dieu de ce que Vous lui promettiez. C'est une marque de la delicatessè de votre conscience, & que Vous êtes éloigné en cela de ces Princes qui affectent des mortifications exterieures, pendant qu'ils se plongent en cachete dans toutes sortes de voluptés.

Que dirai-je maintenant de toutes les belles qualités de VOTRE MAJESTE', & qui la font passer pour le plus honnête homme de son Royaume, dans l'esprit de ceux qui le connoissent parfaitement. C'est une verité qui est également dans la bouche de tous ses Sujets, & qui me met à couvert de la pensée qu'on auroit, que je la voudrois flatter, si on la connoissoit moins. Ce n'est donc ni
la

E P I T R E.

la flatterie, ni la reconnoissance que je dois avoir de tant d'honneurs & de bienfaits que j'ai reçeus de VÔTRE MAJESTÉ, qui me permettent de lui dire qu'il y a long-tems qu'il n'y a eu un si Grand Roi sur la terre. Je n'ai cette verité dans la bouche que parce que j'en suis pleinement persuadé, & que rien ne m'en desabufera jamais.

En effet, sans parler de tant de Places fortes que Vous avez conquises, & de tant de Victoires que Vous avez remportées, où est encore le Prince qui après avoir été si mal élevé, ait fait paroître de plus belles inclinations ? Je n'ose pas dire tout ce que je pense là-dessus, de peur qu'on ne m'accuse de manquer de reconnoissance envers Mr. le Cardinal Mazarin, mon bienfaicteur. Il vaut mieux que je demeure dans le silence,

E P I T R E.

lence, & que je parle seulement de ce que tout le monde n'a pû voir sans admiration. Oüi, SIRE, je soutiens, sans excepter les Cæsars ni les Alexandres, qu'il y a plus de merveilles sous Vôte Regne que sous celui de tant de Grands Hommes que l'Antiquité nous vante. Jamais Roi n'a été à la Guerré de si bonne heure, & si l'on pretend que Vous n'y alliez pas proprement, mais que l'on Vous y menoit, parce que le bien de vos affaires demandoit qu'on Vous fit voir sur vos Frontieres & à vos Soldats, je n'ai rien à répondre, sinon qu'on me dise si c'est de Vous même, ou par le conseil du Cardinal Mazarin, que Vous demeuriez des journées entieres à Cheval, ce qui causa à VÔTE MAJESTÉ cette grande maladie, dont Elle pensa mourir à Calais. L'on sçait que ce Ministre Vous disoit.

E P I T R E.

difoit tous les jours que Vous risquiez visiblement vôtre santé en Vous donnant tant de fatigues. L'on sçait aussi qu'il voulut Vous empêcher d'aller au Fort de Mardik, dont l'air empesté & la quantité de malades qu'il y avoit, faisoit craindre avec raison pour vôtre Personne sacrée. Mais l'inclination que Vous aviez déjà pour tout ce qui est de grand & de relevé, Vous fit mépriser ce conseil, dont aussi il pensa arriver ce que l'on apprehendoit.

Comme Vous étiez en ce tems-là sur vôtre vintième année, l'on pourroit dire que VÔTRE MAJESTE' ne faisoit rien en cela de trop extraordinaire, & que plusieurs autres n'eussent fait aussi bien qu'Elle; mais il est bon que l'on sçache qu'il y avoit déjà plus de dix ans que Vous alliez à la guerre, & l'on Vous avoit vû à
une

E P I T R E.

une infinité de Sieges, dont il avoit fallu Vous retirer par force, parce que Vous n'aviez point de plus grand plaisir que d'être avec vos Soldats, & de Vous informer de cent choses qui étoient cependant au-dessus de vôtre âge. Quel dommage qu'un Prince né avec de si grandes qualités, n'ait pas eu l'éducation que VÔTRE MAJESTE' a donnée à MONSIEUR LE DAUPHIN? Quels miracles n'eut-on point vûs sous son Regne, puis qu'on sçait bien que sans ce secours, c'est un prodige que de ne pas entasser faute sur faute.

J'aurois de belles reflexions à faire sur ce que VÔTRE MAJESTE', n'ayant jamais eu aucune connoissance de ce qui contribué à la parfaite éducation d'un Prince, s'en est néanmoins acquitté si parfaitement. Ce seroit
aussi

E P I T R E.

aussi une occasion favorable de parler de tout ce que VÔTRE MAJESTE' a fait à l'égard des sçavans, & de tous les hommes rares qu'Elle a fait venir à grands frais des Pais Etrangers, des manufactures qu'Elle a établies dans son Royaume, en sorte que les François trouvent aujourd'hui chez eux ce qu'ils étoient obligés d'aller chercher ailleurs aux depens de leur argent. Et cela paroîtroit d'autant plus beau, qu'il n'y a personne qui ne sache que VÔTRE MAJESTE' a pris tout cela dans son propre fonds, sans qu'on lui ait jamais donné un seul livre d'où il pût tirer quelque lumiere. On l'élevoit parmi les femmes & dans la mollesse, & il m'est impossible que ce mot ne m'échape, parce que ce seroit dérober à VÔTRE MAJESTE' la gloire qui lui doit revenir, quand on saura que non-

ob-

E P I T R E.

obstant une si mechante éducation, Elle est devenuë ce que nous la voyons aujourd'hui. J'aurois encore bien des choses à dire sur tout ce que VÔTRE MAJESTE' a fait de grand, & qui paroît tout-à-fait extraordinaire, après ce que je viens de remarquer de son éducation. Mais les laissant à part pour ne m'attacher qu'au sujet que je me propose ici, je lui dirai avec tout le respect que je lui dois, que la seule chose que l'on puisse trouver à redire en VÔTRE MAJESTE', est qu'Elle a trop de bonté & de confiance en ceux sur qui Elle se repose de certaines affaires; & ce n'est point pour faire le bel esprit que je pretends blamer leurs actions, je suis encore plus capable qu'eux de faire des fautes; mais le zele que j'ai pour le service de VÔTRE MAJESTE' ne me permet pas de demeurer davantage
dans

E P I T R E.

dans le silence. Elle trouvera donc bon que je lui fasse une Histoire en raccourci de tout ce qui s'est passé sous son Regne, & que je lui marque en quoi je crois qu'Elle a été mal servie. Elle trouvera bon aussi que je lui dise en quoi je m'imagine qu'Elle peut rendre son Regne plus glorieux. Je la supplie tres-humblement de me pardonner cette liberté, & d'être persuadée que je me donnerois bien garde de lui en parler, si ce n'est que je ne ferois mieux lui témoigner le zele que j'ay pour son service. Ce qui m'oblige aussi plus particulièrement à lui en dire ce que j'en pense, est que je me vois décliner tous les jours; & que selon toutes les apparences du monde, il ne me reste plus gueres de tems pour lui rendre service. Les soins & les veilles abrègent la vie de l'homme, & j'ai assez travaillé depuis

E P I T R E.

puis que VÔTRE MAJESTE' a eu la bonté de m'appeller au maniement de ses Finances, pour croire qu'il est tems de laisser ma place à un autre. Heureux ! si en mourant je puis Vous persuader, comme j'ai taché de faire pendant ma vie, que je suis avec un tres-profond respect,

S I R E,

DE VÔTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeissant Serviteur & tres-fidele Sujet,

J. B. COLBERT.

A V I S

AVIS AU LECTEUR.

LE Testament Politique du Cardinal de Richelieu a demeuré long-tems en manuscrit dans les bonnes Bibliothèques ; & si Mr. Colbert, qui l'avoit lû & relû, avant qu'on l'imprimât, n'a pas voulu employer aucune des maximes qui s'y trouvent, ce n'a pas été parce qu'elles n'étoient pas de son goût, comme elles le sont de celui de tous les habiles gens qui les ont lûs ; mais il a crû qu'il ne falloit pas rebattre une chose qui étoit d'un autre, & qui lui feroit moins d'honneur que ce qui viendrait de lui.

Avis du Libraire au Lecteur.

Cette Piece m'ayant été envoyée de Paris, en manuscrit, j'ai crû que le Public seroit bien-aise de la voir en ce País. Il a reçu si favorablement le Testament Politique du Cardinal de Richelieu, qu'on peut esperer que celui-ci ne lui déplaira pas ; veu les choses importantes qu'il contient. On y trouvera peut-être des loüanges, qui ne seront pas du goût de tout le monde : mais il faut considerer que c'est un Ministre d'Etat qui parle à son Maître.

TESTA-



TESTAMENT POLITIQUE DE MR. JEAN BAPTISTE COLBERT.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant un récit succinct du Regne de Louis le Grand, depuis son avènement à la Couronne, jusques en 1649. que commença la Guerre de Paris.

SI Votre Majesté ne sçavoit pas mieux que moi, que ce qui est de plus nécessaire pour rendre un Etat florissant est l'harmonie qui se trouve entre tous ses membres, je luy ferois ici le portrait des soins qu'un Prince doit prendre pour en empêcher la desunion. Or comme cela dépend que la subordination soit bien établie, Votre Majesté a été plus capable que personne d'y apporter l'ordre qu'il falloit, elle qui fait

A

si

si bien faire le Roi , & qu'il suffit de voir pour reconnoître à son air que c'est le Maître des autres. Voilà par où commence la félicité d'un Royaume , & ce qui peut l'entretenir ; car si celui qui en est le Chef ne fait pas se faire rendre ce qui lui est dû , il faut qu'il ait un Ministre qui tienne sa place , & comme on n'a pas pour lui tout le respect qu'on a pour son Maître, de là viennent les brigues qui degenerent souvent en revoltes & qui sont causes du bouleversement d'un Etat. Le Regne du feu Roi vôtre Pere a été rempli de semblables événemens ; l'on a vû la Maison Royale divisée à un point que la Mere ne reconnoissoit plus le Fils , ni le Fils la Mere ; le Frere pareillement ne songeoit qu'à détruire son Frere & son Roi. Les autres Princes du Sang n'étoient gueres plus affectionnés ; & cela venoit de ce que Sa Majesté donnoit trop de pouvoir à son Ministre , & que ces Princes étoient persuadés que c'étoit lui qui faisoit tout. En effet , il y a beaucoup d'apparence de le croire , & si cela n'étoit pas , on n'auroit pas vû la Reine Mere abandonnée à un point qu'elle mourut à Cologne sans secours , & n'ayant pas la moitié de ce qu'il lui falloit.

La Minorité de Vôtre Majesté a été exposée aux mêmes inconveniens , parce que vous n'étiez pas encore en état de donner ordre à vos affaires , & que la Reine Vôtre Mere avoit trouvé à la mort du feu Roi un cahos qu'il n'étoit pas permis à une Femme de débrouil-

ler. Quand ce Prince mourut il n'y avoit point alors de Premier Ministre. Le Cardinal de Richelieu qui avoit occupé cette place avec beaucoup de reputation la laisseit vacante depuis quatre ou cinq mois , & mille gens s'attendoient de la remplir , quoi que toute la France convient que parmi un si grand nombre à peine s'en trouvoit-il un seul qui en fut digne. Les brigues qu'ils faisoient , & à quoi le feu Roi vôtre Pere avoit donné lieu , de la maniere qu'il avoit limité le pouvoir de la Reine sa Veuve qui devoit être Regente , firent que les Espagnols crurent trouver l'occasion de profiter de nos desordres. Ils se jetterent sur Rocroi qu'ils pretendoient emporter d'emblée , puis entrer dans le cœur du Royaume ; mais Dieu confondit leur orgueil par la perte de la Bataille que leur donna Louïs de Bourbon Prince de Condé , qu'on appelloit alors Duc d'Anguien. Ils furent défaits à platte couture ; de sorte que depuis ce tems-là l'on n'a point vû qu'ils aient pû se remettre. Cependant sans vouloir rien dérober de la gloire de ce Prince , l'on peut dire que ce succez ne fut dû qu'à Dieu : car s'il n'eut pas pris Vôtre Majesté en sa protection , les Ennemis se seroient avancés jusques à la tête d'un defilé que ce General devoit passer en leur presence. Ils pouvoient même lui tomber sur les bras dans le tems qu'il avoit été obligé de diviser son armée , à cause de l'incommodité des chemins. Je dirai bien davantage : outre tant de difficultés il y avoit un danger

manifeste de donner Bataille , parce qu'en la perdant les Ennemis venoient jusques aux Portes de Paris. Mais quand Dieu le permet on ne songe de part ni d'autre à ce que l'on devoit faire , & il fait conduire pas à pas celui qu'il a pris en sa protection.

L'heureux succes de la Bataille de Rocroi fit succeder à la crainte , où l'on avoit été pendant quelque tems , une joye qui étoit d'autant plus sincere que tous vos Sujets avoient un amour tendre pour V^{otre} Majesté , & pour la Reine v^{otre} Mere. La persecution qu'elle avoit soufferte , aussi-bien que Marie de Medicis pendant le Ministère du Cardinal de Richelieu , avoit donné beaucoup de compassion pour elle ; & comme la compassion ne va guere sans l'estime , plus on l'avoit vuë malheureuse , plus on s'étoit attaché à sa fortune. Il faut remarquer cependant qu'il n'en avoit pas été de même à l'égard de Marie de Medicis. On l'avoit vû sortir du Royaume d'un œil sec ; & , excepté ses Serviteurs particuliers & ses Domestiques , personne n'y avoit pris part. Sur quoi il y a une belle reflexion à faire à tous les Princes , qui est que les Peuples les plus affectionnés perdent bien-tôt l'amour qu'ils ont pour eux , à moins qu'ils ne l'entretiennent par une conduite sans reproche. Mais elle avoit donné trop de credit au Maréchal d'Ancre & à sa Femme qui étoient tous deux de son pais pour s'y faire regretter ; & comme en France aussi-bien que par tout ailleurs on n'aime pas à obeir aux

aux étrangers , les Grands s'en plaignirent ouvertement & se retirerent de la Cour , sur ce que cette Princesse n'eut point d'égard à leurs prieres. Le Roi même v^{otre} Pere devient jaloux de leur faveur , ce qui donna lieu à l'assassinat de ce Maréchal , & à la fin funeste de sa Femme.

Cette affaire fut pourtant tres-mal digerée , & graces à Dieu nous ne voyons point que le Regne de V^{otre} Majesté ait été souillé de pareilles choses. Un Roi ne fait jamais bien de tremper sa main dans le sang de ses Sujets , & il a les voyes de la Justice pour les faire punir quand ils l'ont merité. On ne peut tout au plus en venir là que quand un Sujet est devenu si puissant que son Maître a lieu de le craindre. Walstein a été de ce nombre ; de sorte que c'est une excuse à Ferdinand III. Empereur d'avoir commandé qu'on l'assassinat. Henri III. eût la même raison de se défaire du Duc de Guise qui étoit à la veille d'envahir son Royaume , & de le faire enfermer dans un Couvent ; mais hors de ce cas il faut mettre un homme entre les mains de la Justice , non seulement pour l'amour de soi-même , mais encore parce qu'il est important de faire connoître aux Peuples , qu'il est criminel. Henri IV. v^{otre} Ayeul en usa ainsi à l'égard du Maréchal de Biron , & la crainte qu'il pouvoit avoir qu'il n'excitât des troubles dans le Royaume , s'il s'appercevoit que son dessein fut découvert , ne l'empêcha pas d'avoir plus d'égard à ce

qu'il se devoit à soi-même qu'à tout ce qui pouvoit arriver.

Que la Reine vôtre Mere eût bien fait, Sire, de prendre exemple sur ce qui étoit arrivé à Marie de Medicis; elle n'auroit pas mis l'Etat à deux doigts de sa perte par le choix qu'elle fit du Cardinal Mazarin pour occuper la place de Richelieu. La qualité qu'il avoit d'étranger fit oublier à tous vos Sujets l'obéissance qu'ils devoient à leur Souveraine. On eut beau leur remontrer qu'il avoit déjà rendu de grands services à la Couronne, & qu'il étoit encore en état de lui en rendre, parce qu'il entendoit mieux que personne les affaires étrangères; ce qui est absolument nécessaire à un Ministre. Ils se mirent en tête que ces raisons ne pouvoient prévaloir aux leurs. Ils se retranchoient sur ce qu'étant né Sujet du Roi d'Espagne, l'on n'y pouvoit jamais prendre de confiance; & accusant en même tems la Reine vôtre Mere d'être plus Espagnolle que Francoise, ils sembloient se repentir de la compassion qu'ils avoient eue pour elle. Ils ne le pouvoient faire cependant qu'en avoiant que le Cardinal de Richelieu avoit eu raison de la persecuter, puisque toutes les souffrances qu'elle avoit endurées, n'avoient eu pour fondement qu'une prétendue intelligence avec le Roi son Frere. Mais il leur suffisoit de conten-ter leur passion, & ils ne se soucioient pas à quel prix ce pût être.

J'ai raison, Sire, d'appeller de ce nom

tout

tout ce qui se fit un peu après la mort du Roi vôtre Pere; puis qu'il est certain que vos Sujets n'appelleroient pas toujours la raison à leur secours. S'ils l'avoient fait, ils auroient vû que la Reine vôtre Mere n'étoit pas si fort à blâmer qu'ils pensoient, lors qu'elle avoit preferé aux autres un homme qui étoit capable d'entretenir la reputation que la Couronne avoit acquise dans les Pais étrangers, & qui sçavoit comment il s'y falloit prendre pour y réussir. Car c'est une chose que tout le monde ne sçait pas, & qui est néanmoins d'une extrême consequence. Mon Frere à qui V. M. a eu la bonté d'accorder la charge de Secretaire d'Etat des affaires étrangères, a pris la liberté plusieurs fois de le représenter à V. M. Mais le Marquis de Louvois, qui a des maximes toutes opposées à celles des Grands Personnages qui l'ont précédé dans l'administration du Royaume, détruit dans un moment ce qu'il s'efforce de faire. Je ne fais pourtant s'il aura toujours raison, car il me semble qu'il ne met en usage que les seules forces de vos Sujets, & que ce ne fut pas par là que néanmoins le Cardinal de Richelieu, qui en sçavoit du moins autant que lui, porta la guerre en Allemagne, fit revolter le Portugal & la Catalogne, & enfin donna le branle à l'abaissement de la Maison d'Autriche.

En effet, quoi que le Royaume soit puissant, & sur tout depuis que V. M. l'a augmenté tout du moins d'un tiers par ses Conquêtes, il ne paroît pas de bon sens d'en vou-

A 4

loir

loir épuiser toutes les forces. V. M. en sera bien plus en état de soutenir la Guerre quand Elle armera des Princes en sa faveur ; mais il faut pour cela les traiter en Souverains comme ils sont , & ne pas pretendre comme fait le Marquis de Louvois, que pour être tout-à-fait inferieurs à V. M. ils doivent se regarder comme des Esclaves. V. M. sçait peut-être la réponse qu'il fit à l'Envoyé de l'Electeur Palatin, qui se plaignoit au commencement de la Guerre de Hollande, que son Maître n'étoit pas mieux traité que ceux qui avoient les Armes à la main contr'elle. Il lui dit, qu'un petit Prince comme lui avoit mauvaise grace de faire du bruit de si peu de chose ; que V. M. n'avoit à rendre conte à personne de ses actions, & que de se montrer si pointilleux, c'étoit le moyen de perdre l'honneur de son amitié.

Voilà, Sire, de grandes paroles, & qui donnent assurément une idée magnifique de votre Puissance. Mais V. M. en doit-elle être contente, & ne trouveroit-elle pas mieux son conte, qu'on ventât plutôt sa Justice, que l'état où elle se trouve d'opprimer ses voisins ? Ce n'a jamais été de cette maniere qu'on a aggrandi les Empires ; & les Romains qui se ventoient d'être les Maîtres du Monde, avoient pour leurs Alliés des égards que votre Ministre n'a pas pour les vôtres. Si on les veut assujettir, il s'y faut prendre plus adroitement. La Politique nous en donne des moyens qui sem-
blent

blent meilleurs. Il n'y a qu'à les épuiser par la Guerre, dont ils souffrent toutes les incommodités sans en ressentir jamais le profit. Les Conquêtes ne sont pas d'ordinaire pour eux ; quoi qu'on les en leure bien souvent, on les en sevre sous des pretextes specieux ; comme il est arrivé dans la dernière Guerre où V. M. a fait rendre celles que les Puissances voisines du Roi de Suede avoient fait sur lui. L'Empereur n'a eu garde de s'y opposer, parce qu'il est de son intérêt qu'elles n'augmentent pas leur pouvoir ; & voilà la recompense qu'il leur a donnée d'avoir pris son parti.

Je ne sçais si ce que je viens de dire doit passer pour une digression, quoi que cela m'éloigne de mon sujet ; car je ne pouvois mieux trouver sa place qu'ici ; & les reflexions qu'il y avoit à faire sont bien autant de consequence que celles qui me restent sur le choix de la Reine votre Mere. L'on dit pour l'excuser qu'elle prefera le Cardinal Mazarin aux autres, par trois raisons : la première parce qu'il avoit connoissance des affaires étrangères : la seconde parce que n'étant pas du País, il n'y avoit point de parens qu'il songeât à enrichir, & la troisième parce qu'il ne devoit pas donner tant de jalousie que si c'eut été un François qui eut été choisi au prejudice des autres. Mais ces raisons sont si foibles que je ne crois pas qu'elles fassent grande impression sur l'esprit de V. M. Car à l'égard de la première il est indubitable que si le Cardinal Mazarin sçavoit

les affaires du dehors, il ignoroit celles du dedans, qui sont bien aussi nécessaires à sçavoir que les autres. En effet l'inconvenient en faute aux yeux, puisque ce qui approche le plus près du cœur, est tout d'une autre consequence que ce qui en est éloigné. D'ailleurs la connoissance des affaires étrangères n'est pas si difficile à aquerir. La situation des Etats en fait la meilleure partie, & c'est là-dessus qu'on se doit regler.

La seconde raison n'est pas meilleure, & tout au contraire il y a mille choses à redire. Car un étranger a soin comme un autre d'enrichir ses parens en quelque endroit qu'ils se trouvent. Outre qu'il les fait bien venir quand il se voit établi solidement. Trois Neveux & sept Nieces qui vinrent bien-tôt en France est un témoignage assuré de cette verité; & dans quelque Famille que l'on eut pû prendre un Ministre, il étoit difficile de trouver un plus grand nombre de parens. Mais le plus grand inconvenient que j'y trouve, c'est qu'un étranger qui ne sçait pendant quelque tems si son poste lui est assuré, transporte toujours dans son País de quoi se consoler en cas de disgrâce. Il ne sauroit de plus être aussi affectionné qu'un homme qui a succé l'amour de la patrie avec le lait. A quoi j'ajouterai que quand il n'est pas marié, ni en état de l'être, c'est encore pis, parce qu'il ne regarde pas le País où il est comme un établissement pour lui & pour sa posterité.

La troisieme raison est encore plus foible que les autres; car le moyen dans un grand Royaume comme celui de V. M. que tant de gens d'une qualité relevée & d'un merite distingué voyent passer dans les mains d'un étranger une place comme celle-là. Qui est-ce qui a assés mechante opinion de soi pour croire qu'il ne la merite pas, & principalement au prejudice d'un homme avec qui l'on n'a nulle relation, & dont on ne connoit pas les mœurs ni les belles qualités: & à qui d'ailleurs, quand on seroit convaincu de tout ce qui peut être à son avantage, l'on ne se sent nullement disposé à rendre Justice. Je crois pour moi que la Reine vôtre Mere eut une autre raison que celles qu'on allegue, & que ce fut uniquement parce que les autres pretendans se servoient d'un autre canal que le sien pour réussir dans leur entreprise. Or eile prevoit que leur reconnoissance ne seroit pas pour elle, & c'est ce qu'elle crut empêcher par son choix. Quoi qu'il en soit, S. M. vit bien-tôt éclorre tant de nouveautés, que quoi qu'elle y dût être tout accoutumée par tout ce qui étoit arrivé sous le Regne du feu Roi, elle ne laissa pas d'en être surprise. Les commencemens n'en parurent pas néanmoins fort à craindre, parce que parmi les mécontents qui se declarerent, il n'y avoit point ni de Duc d'Orleans ni de Prince du sang, comme sous le Ministère du Cardinal de Richelieu. Cependant c'étoit en quoi l'on se trompoit le plus; puisque les

emotions populaires font souvent plus difficiles à appaiser que celles qui se font par quelque grand personnage. Une grace faite à propos le retire bien-tôt de son engagement criminel, au lieu qu'il faut faire jouer mille ressorts à l'égard d'une populace mutine, & principalement lors qu'elle s'est mis en tête de commander.

La revolte dont j'aurai à parler dans la suite à V. M. étoit de ce nombre; puis que le Parlement de Paris y trempoit. Il decerna cependant votre tutelle à la Reine votre Mere avec un pouvoir plus ample que celui que le feu Roi lui donnoit par sa declaration. Mais comme cela se fit par les sollicitations de l'Evêque de Beauvais son premier Aumônier, qui y avoit un grand nombre de parens, & à qui elle faisoit esperer la place de premier Ministre, il ne se vit pas plutôt trompé, que ne pouvant defaire ce qu'il avoit fait, il fit tout son pouvoir pour lui susciter des Ennemis. S. M. qui avoit le cœur grand & digne de sa haute naissance, crut que c'étoit une vague qui se briseroit d'elle-même, & à quoi il ne falloit pas seulement faire semblant de prendre garde. Cependant comme elle avoit en veüe la grandeur de V. M. elle ordonna au Duc d'Anguien qui depuis la bataille de Rocroi avoit donné les coudées franches à la garnison de Landrecis, en faisant raser quelques Châteaux qui l'incommodoient, de faire le siege de Thionville. Le Maréchal de Guebriant, qui étoit

étoit au delà du Rhin, tâcha d'amuser les Ennemis afin qu'ils ne pussent secourir cette Place. Cependant Mello qui avoit ramassé les debris de l'Armée Espagnolle; se joignit au General Bek pour ne la pas laisser prendre sans coup ferir. Mais la fortune de V. M. soutenuë de la valeur du Duc d'Anguien rendit leurs efforts inutiles. De sorte que cette Conquête, qui faisoit du bruit chez les étrangers, commença à rendre votre Regne si illustre, que vos Alliéz, qui avoient peur que la mort du feu Roi n'apportât du changement à vos affaires, commencerent à se rassurer.

Ce fut par votre moyen que les Suedois conserverent, non seulement les Conquêtes qu'ils avoient faites en Allemagne, mais qu'ils y en ajouterent encore d'autres. La Duchesse de Savoye trouva moyen aussi par votre secours de reprendre Triin & Pont-desture, dont les Espagnols étoient en possession. Mais ce qui leur fit encore plus de peine, c'est que le Duc de Bragance qui s'étoit mis la Couronne de Portugal sur la tête, moyennant le secours que le feu Roi votre Pere lui avoit donné, se la conserva en dépit qu'ils en eurent, au moyen de celui que vous lui continuates. Ils ne furent pas plus heureux en Catalogne où le Maréchal de la Motthe fit échoüer leurs desseins; de sorte que cette Province, qui s'étoit revoltée en même tems que le Portugal, se maintint contre leur puissance. V. M. les battit encore sur Mer, où le Duc de Bresé qui

commandoit votre Armée Navale les fut chercher jusques dans le Port de Carthagene. Ces miracles sont dûs à la premiere année de votre minorité, & ne furent ternis que par la levée du siege d'Alexandrie que le Prince Thomas avoit entrepris un peu legerement, & par une sedition qui s'éleva en Rouergue; mais qui fut tout aussi-tôt dissipée. Ce qui est de plus merveilleux, c'est que votre Etat qui n'étoit pas fort tranquille sembloit ne pas promettre des evenemens si favorables; & même vous fûtes obligé de faire arrêter le Duc de Beaufort qui conspiroit contre votre premier Ministre. Vos premiers mouvemens vous porterent à en faire une Justice exemplaire, si bien que vous ordonnâtes à votre Cour de Parlement d'en informer. Mais comme on ne voit rien de si bon que vous êtes, vous fîtes surseoir bien-tôt les procedures que l'on faisoit contre lui, & vous vous contentates de lui faire expier son crime par la prison.

L'année 1644. qui suivit ne fut pas tout-à-fait si heureuse, au moins pour le commencement; car l'Armée du Maréchal de Guebriant fut défaite à Teuteling par la faute de ceux sous le commandement de qui elle étoit restée après sa mort. Ce General qui avoit assiégué Rotueil sur la fin de l'année precedente y avoit été blessé d'un coup de fauconneau, dont il mourut quelques jours après s'en être rendu Maître; surquoi V. M. peut faire reflexion de quelle conséquence lui est un bon

Ca-

Capitaine, & que comme il n'y a rien de plus rare que d'en trouver, elle doit non-seulement en faire beaucoup d'estime, mais encore obliger les autres à suivre son exemple; car n'est-ce pas une chose étrange de voir la hauteur avec laquelle le Marquis de Louvois en use avec eux depuis le premier jusques au dernier; elle est si extraordinaire qu'elle degoute les gens de cœur; de sorte que V. M. s'en trouveroit abandonnée, si l'amour qu'ils ont pour Elle ne prevaloît par dessus leur ressentiment. Je sçais bien qu'il tourne les choses d'une autre maniere, quand il s'en explique avec vous. Il vous fait entendre que c'est qu'ils ne veulent pas obeir, & qu'à moins que de les rendre souples vous ne serez jamais servi comme il faut. Mais il prend mal son champ de bataille, & tous vos Sujets vous sont si affectionnés, qu'il n'y en a pas un qui ne vous rende une obeissance aveugle. Aussi s'il se sert de ce pretexte ce n'est que pour couvrir d'un si beau manteau l'ambition qui le devore. Il est bien aise de confondre son interêt avec celui de V. M. Cependant il y auroit un peril éminent sous un Roi moins éclairé & moins vertueux. Car c'est s'emparer insensiblement de son autorité; de sorte qu'il n'en faudroit pas davantage pour se frayer le chemin de son Trône. V. M. ne sçait peut être pas que pour parvenir aux honneurs, il vaut mieux être la creature que d'avoir du merite. Aussi a-t-il une Cour plus grosse que la vôtre, & toute la

dis-

différence qui s'y remarque, c'est que dans l'une il faut faire beaucoup de bassesses pour y réussir, & que dans l'autre il suffit d'être homme de bien & de distinction.

Les grandes affaires que V. M. avoit alors sur les bras ne l'empêcherent pas de donner azile à une Princesse persécutée par la fortune. Les Anglois qui faisoient la Guerre à leur Roi faisant déjà connoître par les mechans desseins qu'ils avoient contre lui qu'ils porteroient leur attentat jusques à la dernière extrémité : V. M. adoucit son malheur en donnant retraite à la Reine son épouse ; & ce ne sera pas un des moindres traits de votre Histoire, puisque la compassion ne regne pas toujours dans l'esprit des Souverains, & qu'ils écoutent bien plus souvent la politique que leur devoir. Mais je crois pouvoir dire sans me tromper que cette politique n'est pas des meilleures, puisque la même chose les regarde tous, & que s'ils s'armoient pour punir la Rebellion, elle ne seroit pas si fréquente qu'elle est dans toutes sortes d'Etats. Cependant c'est demander l'impossible, & l'usage est presque par tout d'accabler un malheureux plutôt que de le secourir.

Dieu récompensa bien-tôt en la personne de V. M. une action qui lui étoit si agreable. Vous vous rendîtes Maître de Gravelines nonobstant tous les obstacles que les Espagnols y apportèrent sous le commandement du General Picolomini, & votre Armée empêchant qu'ils ne pussent secourir l'Allemagne, vous y

envoyâtes le Duc d'Anguien qui y gagna la fameuse Bataille de Fribourg, où vos Troupes combattirent trois jours durant pour remporter une pleine Victoire. Le fruit que vous recueillites de ses travaux fut la prise de Philisbourg & de toutes les places qui sont sur le Rhin en ces quartierslà, outre que vous rassurâtes vos Alliés qui étoient dans une grande consternation de ce qui étoit arrivé à Teuteling.

La Maison d'Autriche eut sa revanche en Catalogne, où elle batit le Maréchal de la Motthe qui voulut secourir Lerida, prit cette Place & lui fit lever le siege de Tarragone qu'il avoit entrepris pour faire diversion. Elle se rendit Maîtresse aussi de Balaguier, & étoit en état de remettre cette Province entièrement sous sa puissance ; si les affaires eussent été aussi-bien en Portugal, mais y ayant perdu une grande Bataille, elle fut obligée d'y faire passer des Troupes ; & cette diversion l'affoiblit tellement qu'elle ne put plus rien entreprendre de toute la Campagne.

Celle d'Italie ne vous fut pas encore fort heureuse, après divers événemens dans lesquels les Espagnols aussi-bien que V. M. éprouverent tantôt une bonne & tantôt une méchante fortune.

Votre Armée fut obligée de lever le siege de Final. Mais vous réüssites mieux dans la poursuite de vos droits à Rome, où l'on s'efforçoit de vous donner du chagrin en la personne

de votre Ambassadeur. On fut aussi obligé en ce Pais-là d'avoir toute la considération qu'on devoit pour la protection que vous aviez accordée au Duc de Parme, que le Pape avoit dépouillé du Duché de Castro, par la seule raison qu'il étoit à sa bien-seance; en sorte que vous rendites par votre mediation la Paix à quantité de Princes qui avoient pris part dans cette querelle.

Tant de grandes choses ne furent pas capables de remplir tout votre esprit: vous fites des affaires à l'Empereur qui tâchoit d'en faire à vos Alliés, & voyant qu'il faisoit armer les Dannois contre la Suede, vous ne lui rendites pas seulement la pareille en excitant contre lui le Prince de Transilvanie, mais vous envoyâtes encore un Ambassadeur à ces deux Couronnes, pour empêcher que leurs differens n'allassent plus loin. Cependant comme vous n'étiez pas d'humeur à donner des conseils aux autres que vous ne voulussiez bien suivre, vous consentîtes de traiter de la Paix generale à Munster, où l'on commença à s'assembler dans le dessein de terminer un si grand ouvrage.

Votre mediation fut reçûe par les Couronnes du Nord, malgré les traverses de la Maison d'Autriche qui s'efforçoit de la rendre suspecte, & vos Ministres trouvant un grand acheminement à pacifier leurs differens, ils s'y employèrent si utilement, que la Paix fut conclûe entr'elles. Les Suedois étant delivrez
de

de l'inquietude que cette Guerre leur avoit causée, vous ordonnâtes au Vicomte de Turenne que vous aviez envoyé dès l'année precedente en Allemagne, pour prendre le commandement de l'Armée du Maréchal de Guebriant, d'agir de concert avec eux; mais quoi que ce fut un grand Capitaine, il fut défait à Mariendal, sans qu'il fut en son possible de l'empêcher. Ce fut par où commença la Campagne de 1645. dont vous eûtes bien-tôt votre revanche, presque dans tous les endroits où vous aviez des Soldats. Vous prîtes Roses en Catalogne; où vous aviez envoyé le Comte d'Harcourt à la place du Maréchal de la Motte que vous aviez fait arrêter, non seulement à cause des fautes qu'il avoit faites la Campagne precedente, mais encore parce que pour s'en excuser, il s'efforçoit de ternir la reputation de votre premier Ministre, qu'il accusoit d'être cause du mauvais succes qu'il avoit eu, parce qu'il l'avoit laissé manquer de tout. Mais il n'est pas juste qu'on se justifie ainsi aux dépens d'autrui, à moins que les choses ne soyent aussi claires que le jour. Les Espagnols tacherent de secourir Roses, mais le Comte d'Harcourt les ayant empêché de passer, pendant que le Comte du Pleffis Pralin faisoit cette Conquête, ils tenterent d'y jeter du secours par Mer, où ils trouverent les mêmes difficultez, à cause de votre Armée Navale qui tenoit la Mer. V. M. qui prend plaisir à recompenser les gens de merite, en-
voya

voya le Bâton de Maréchal de France au Comte du Plessis, après cette Conquête, qui fut suivie de la défaite des Espagnols dans la plaine de Liorens, & de la reprise de Balaguier; de sorte que tant d'heureux succès effacèrent ce qui s'étoit passé de fâcheux en ce Pais-là la Campagne précédente.

Le Duc d'Anguien, que vous envoyâtes encore cette année-là en Allemagne, y vengea bien-tôt le Vicomte de Turenne, en défaisant les Ennemis à Norlingue, pendant que le Duc d'Orleans leur prit en Flandres le Fort de Mardik, Link & Bourbourg. V. M. augmenta encore ses conquêtes de celles de Saint Venant, Lillers, Armentieres & Bethunes, & fit raser la Forteresse de la Motthe, dont elle eut bien de la peine à chasser les Troupes du Duc de Lorraine, à qui elle servoit de retraite, pour commettre mille brigandages.

Le Prince Thomas auroit encore signalé la gloire de vos armes en Italie, s'il eut pu conserver la conquête qu'il fit de Vigevane & de sa Forteresse, mais il lui fut impossible de s'opposer aux grands efforts que les Ennemis firent pour les reprendre. L'Empereur de son côté envoya une si forte Armée sur le Rhin qu'elle reconquit toutes les places qu'il avoit perduës, à la réserve de Philisbourg. Peut-être que cela ne seroit pas arrivé si le Duc d'Anguien eut été encore à la tête des Troupes de V. M. mais il étoit tombé malade & étoit revenu à Paris. Le Vicomte de Turenne fut prendre
Tre-

Treves pendant ce tems-là, & V. M. la rendit à son Prince, à qui il venoit de faire donner la liberté après une longue prison: car elle a toujours été le refuge des malheureux, & elle le montra bien aux Barberins, à qui elle donna retraite dans le même tems, quoi que tout l'Europe les en jugeât indignes, par la Guerre qu'ils avoient allumée en Italie, & qui ne venoit que de s'éteindre: mais c'étoit assez qu'ils fussent persecutez, pour trouver l'honneur de vôtre protection, dont le Prince de Monaco étant bien persuadé, il se jeta entre les bras de V. M. & quitta le parti d'Espagne qu'il avoit suivi jusques alors.

L'année 1646. fut encore remplie de grands evenemens; V. M. prit pour la seconde fois le Fort de Mardik, que les Ennemis avoient repris à la fin de la Campagne, & s'étant encore emparé de Furnes & de Dunkerque, l'alarme fut si grande par toute la Flandre, qu'elle se crut perdue sans ressource. Le Vicomte de Turenne penetra aussi jusques au cœur de l'Allemagne, ce qui fit voir à l'Empereur qu'il feroit mieux de faire la Paix, que de s'arrêter aux discours des Espagnols, qui s'éforçoient de lui persuader que V. M. ne seroit jamais capable de soutenir dans sa minorité les grandes affaires qu'elle avoit sur les bras. Cependant vôtre Ministre fit une entreprise qu'il n'est pas juste de lui pardonner, puisqu'elle n'étoit nullement à l'avantage de V. M. & que les interêts de l'Etat y étoient
bien

bien moins considérez que les siens. Il avoit marié une de ses parentes au Neveu des Barberins, & cette alliance le disposant à tout faire pour eux, il porta la Guerre sur les côtes de Toscane, où il fit assiéger Orbitelle. Son dessein en cela étoit de mortifier le Grand Duc qui étoit leur Ennemi capital. Mais cette entreprise ayant allarmé toute l'Italie, elle donna secours aux Espagnols qui firent lever le siege; quoi que vôtre Armée Navale eut repoussé celle des Ennemis. Le succès que vos Armes eurent à Piombine & à Portolongone firent oublier cette perte, mais la joye qu'on en eut fut troublée par la levée du siege de Lerida, où le Comte d'Harcourt employa sept mois inutilement.

La protection que V. M. avoit accordé aux Barberins, leur fut si avantageuse, que le Pape les rétablit dans leurs biens qui avoient été saisis par son ordre. Le Cardinal d'Estre se ressentit aussi de l'honneur que vous lui faisiez d'embrasser ses interêts: car sans cela il n'auroit pas eu raison de l'Admirante de Castille, qui avoit pris plaisir à l'insulter au milieu de la Ville de Rome. Vous étiez en effet des cœurs-là le Protecteur des malheureux, & vous le fites bien voir aux Venitiens, en faveur de qui vous envoyâtes un Ambassadeur au Grand Turc, pour le dissuader de la guerre qu'il pretendoit leur porter. La considération qu'il avoit pour V. M. lui fit promettre toutes choses; mais comme l'interêt l'emporte sur les

les promesses, quand on a à faire à des Barbares, il les oublia bien-tôt; voyant que cette Republique n'étoit pas en état de se défendre.

L'Année 1647. est remarquable par la petite verole qui prit à V. M. & qui la mit en grand péril. Cependant nous en fumes quittes pour la peur, & elle ne servit qu'à faire connoître la grandeur de vôtre courage: car vous demandâtes grâce pour un de vos Officiers, que la Reine vôtre Mere avoit chassé, sur le soupçon qu'elle eut qu'il en avoit apporté l'air à V. M. Quelle perte eût été pour la France! si elle eut eu les suites qu'on apprehendoit; & quel bonheur pour les Espagnols! eux à qui, tout jeune que vous étiez, vous faisiez sentir à tous momens la pesanteur de vos bras. Ils en furent si étonnez, qu'ils envoyerent en Flandres l'Archiduc Leopold, dans l'esperance que la grandeur de sa naissance lui donnant plus d'émulation qu'à ceux qui l'avoient précédé dans le gouvernement de ces Provinces, il feroit mieux tête à V. M. Comme il n'étoit point venu en ce Pais-là sans une belle Armée, il reprit Armentieres, Landrecies & Dixmude: mais vous lui enlevâtes la Bassée & Lens, où vous perdites le Maréchal de Gassion qui y fut blessé à mort. V. M. qui dès l'année précédente avoit été sur la Frontiere, y fut encore cette année, & inspira du courage à ses Soldats, à qui il donna des marques de sa libéralité. Cependant les forces de l'Archiduc l'empêchant

pêchant de faire de plus grandes Conquêtes en ce Pais-là, V. M. eut lieu de s'en consoler par le grand succez que ses Armes eurent en Allemagne; Elles obligerent le Duc de Baviere à accepter la neutralité, comme le Duc de Saxe avoit fait quelque tems auparavant; de sorte que l'Empereur auroit conclu la Paix à l'heure même, si les Espagnols ne l'en eussent empêché. Les raisons qu'ils en avoient étoient fondées sur ce qu'il paroissoit déjà quelques étincelles de la Guerre civile dans laquelle nous tombâmes bien-tôt après; mais le mal qu'ils nous souhaitoient leur arriva encore plutôt qu'à nous, & il parut une revolte à Naples qui les embarrassa étrangement.

V. M. l'appuya de toutes ses forces, & fit équiper une belle flotte pour y porter du secours: mais le Duc de Guise qui s'étoit jeté dedans, y voulant agir independement de V. M. le Cardinal Mazarin qui ne l'aimoit pas, prit sujet de là de faire retirer la flotte, sans lui rien fournir de ce qui lui étoit nécessaire. On ne sçauroit l'en excuser, puisque c'étoit une faute capitale de manquer une si belle occasion. Si V. M. n'eut pas été dans une pleine minorité, elle s'en fut bien mieux servie. Cependant le Duc de Guise soutint les choses avec beaucoup de bonheur & de courage, pendant que le Duc d'Anguien, qui avoit pris le nom de Prince de Condé par la mort de son Pere, vit ternir les Lauriers qu'il avoit cueillis en Flandres & en Alle-

magne,

magne, par le peu de succez qu'il eut devant Lerida qu'il avoit assiégué.

Je voudrois pouvoir passer sous silence l'année 1648. année fatale pour nôtre Monarchie, & où la plupart de vos Sujets commencerent à vous manquer d'obeissance. V. M. sçait que le pretexte qu'ils en prirent, fut la quantité d'Impôts dont ils étoient accablés, mais que le véritable sujet fut l'ambition du Parlement, qui pretendoient augmenter son autorité. Il commença à vouloir examiner tout ce que V. M. faisoit dans son Cabinet, & quoi qu'elle lui défendit de s'assembler pour autre chose que pour juger les procez de vos Sujets, il n'eut point d'égard à vos commandemens. Il donna des arrêts contre les édits que la nécessité de vos affaires demandoit qu'on publiât, & cela mit le Royaume dans une si étrange conjoncture, que l'Archiduc prit Furnes, Ettere & Lens. Le Prince de Condé que V. M. envoya contre lui, avoit pris Ypres dès le commencement de la Campagne, & il reprit Ettere, & lui donna la Bataille de Lens qu'il gagna. V. M. à qui un tel succez donnoit des nouvelles forces, s'en servit pour reprimer la sedition. Elle fit arrêter les Chefs des Rebelles au sortir du *Te Deum* qu'on avoit chanté à Nôtre Dame, pour rendre grâces à Dieu de cette victoire. Mais au lieu que cette action de vigueur eut le succez que vous aviez lieu d'en esperer, elle porta la Rebellion à un point que vous eûtes lieu d'en

B

être

être surpris. Les Parisiens prirent les Armes en faveur des prisonniers, & ayant fait des barricades par toutes les rues, jusques à cent pas de votre Palais, ils vous obligerent de les relâcher. Je tire le rideau sur un souvenir si désagréable pour vous, & si honteux à leur mémoire. Si l'on en eut crû la Reine elle n'y auroit jamais consenti, & elle soutenoit que c'étoit donner une atteinte à votre autorité, ce qui étoit d'une conséquence terrible. Je crois qu'elle avoit raison; & en effet, cette condescendance ne servit qu'à augmenter l'audace des mutins, de sorte qu'ils ne furent pas long-temps sans faire des nouvelles demandes. Quoi qu'il en soit, cela n'empêcha pas que l'Empereur ne conclut la Paix avec V. M. qui après avoir gagné la Bataille de Sommer-hausen, l'avoit réduit dans un tel état lui & ceux qui avoient pris les Armes en sa faveur, qu'ils étoient perdus sans cela.

Vous y eûtes le soin des intérêts de vos Alliez, que les Espagnols avoient tâché de desunir d'avec vous par leurs intrigues. Mais ce qui est de plus beau & de plus remarquable, c'est que vous vous y montrâtes le Protecteur de la Religion Catholique, quoi que tous vos Alliez fussent Protestans, & que cela fut capable de vous broüiller avec eux. L'Empereur au contraire, n'y eut soin que de ses intérêts, & oublia entièrement ceux de la Religion, dont néanmoins il avoit fait parade plusieurs fois pendant le cours de la Guerre. Mais il y a

bien

bien de la difference entre les effets & les paroles; ce qui nous apprend que pour ne se point tromper, il vaut bien mieux s'en rapporter à l'un qu'à l'autre.

Ce traité dans lequel V. M. se montra plus ferme pour l'intérêt de ses Alliez que pour les siens, qui acquit l'amitié de tous les Princes de l'Empire, qui commencerent à le regarder comme leur Protecteur. Ils n'eurent plus de crainte que l'Empereur étouffât leur liberté, ni qu'il revint des Princes qui, à l'exemple de Charles-Quint, entreprissent de les assujettir. Que le Marquis de Louvois a eu tort de troubler une harmonie si nécessaire aux uns & aux autres! & au moyen de laquelle l'Empereur ne pouvoit jamais concevoir que des esperances inutiles. L'on peut dire même qu'il faut que l'imprudence de ce Ministre ait été bien loin, puisque nonobstant les justes ombres que tout l'Empire doit concevoir de la puissance de S. M. I. il en a si fort mal-traité tous les Membres, qu'ils sont tous prêts à se réunir contre V. M. Beaucoup de Politiques s'en étonnent néanmoins, & prétendent qu'ayant bien plus à craindre de son côté que du vôtre, ils prennent le méchant parti; mais pour être de leur sentiment, il faudroit que l'on ne fut pas ce que votre Ministre exige d'eux à toute heure: il ne leur parle plus que le bâton à la main; & comme des Souverains ne sont pas accoutûmez à être traités de la sorte, ils croient que s'ils ont des fers à éviter,

ce sont ceux qu'on leur presente d'une main si rude.

V. M. porta encore la Guerre en Italie, nonobstant les grandes affaires qu'elle avoit dans le cœur de son Etat : mais les Espagnols ayant fait prisonnier le Duc de Guise, & pacifié les troubles de Naples, ils firent lever le siege au Duc de Modene qui avoit assiégué Cremonne, après être entré dans les interêts de V. M. Cependant ils manquerent une entreprise qu'ils avoient sur Marseille, où ils pretendoient brûler vos vaisseaux qui étoient dans le Port, & se saisir de la Ville, où ils avoient plusieurs Bourgeois qui étoient d'intelligence avec eux. V. M. à qui cela étoit de la dernière consequence, fit punir les plus coupables, & pardonna aux autres, afin que par sa bonté on fut induit à ne pas manquer à l'obeissance qu'on lui devoit. Mais les attentats continuels du Parlement, étant d'un méchant exemple pour ceux qui avoient méchante volonté, l'on perdit en beaucoup d'endroits le respect qu'on lui devoit. Cela fit même que les Hollandois, que V. M. à l'emple du Roi votre Pere, & d'Henri IV. de glorieuse memoire, avoit secourus contre les Espagnols, s'accommoderent avec eux.

V. M. nonobstant tout cela, soutient encore la Guerre en Catalogne avec beaucoup de reputation, vous y fites lever le siege de Flix que les Ennemis avoient formé, & vous vous rendites maître de Tortose, en presence d'une

Ar-

Armée Ennemie commandée par Mello, qui étoit passé de Flandres en ce pais là. Votre gloire qui auroit été au plus haut point sans la Rebellion de vos Sujets, s'accrut encore merveilleusement par la victoire que remporta dans la Mediteranée votre Armée Navalle, quoi qu'elle fut beaucoup inferieure à celle des Ennemis: car elle n'étoit que de vingt-neuf vaisseaux, au lieu qu'ils en avoient quarante deux. Cependant cette inegalité n'empêcha pas que vous n'en coulassiez trois à fond, & si la nuit ne fut point survenue; il étoit à craindre pour eux qu'ils n'en perdissent davantage.

Tant de grandes affaires suffisoient pour occuper votre esprit, mais comme il est toujours tendu au bien de votre Etat, vous le portâtes encore à ce qui se passoit en Pologne, où le bruit de votre nom surmonta les brigues des Espagnols, qui y vouloient faire élire un Roi qui fut dans leurs interêts. Ils en eurent cependant le démenti, & Casimir qui étoit frere du defunt fut preferé à celui qu'ils proposoient, dont il eut toute l'obligation à V. M.

CHAPITRE II.

Contenant ce qui s'est passé depuis la Guerre de Paris jusques à la Paix des Pyrénées.

Les entreprises du Parlement augmentant tous les jours nonobstant les soins continuels que V. M. apportoit pour les reprimer, il y auroit eu de la foiblesse à les dissimuler davantage, ce qui vous fit résoudre à l'en punir. Vous sortîtes donc de votre Ville de Paris : qui trempoit dans la Rebellion, & vous étant retiré à S. Germain en Laye, vous la fites bloquer par votre Armée de Flandres commandée par le Prince de Condé. Cette punition devoit faire rentrer les Mutins dans le devoir, mais leur audace étoit si grande aussi-bien que leur desobeissance, qu'après avoir excité les autres Villes de votre Royaume à prendre leur parti, ils se fierent sur leurs propres forces pour résister à V. M. Il n'y eut point jusques au Coadjuteur qui oubliant son caractere leva un Regiment contre vous. Le Duc de Beaufort qui s'étoit sauvé de prison fut pareillement un de vos plus cruels Ennemis. Le Prince de Conti Frere du Prince de Condé prit aussi les Armes contre V. M. La Duchesse de Longueville sa Sœur avec le Duc son Mari se rangea de même du parti du Parlement; & y attira avec elle par sa beauté le Prince de Marillac, qui en étoit

étoit bien plus épris que du desir de signaler sa desobeissance. Mais cette passion qui aveugle à un point qu'on ne se connoît pas soi-même, lui fit oublier le respect qu'il avoit toujours eu pour V. M. & dont il devoit être encore mieux instruit que les autres, parce qu'il avoit infiniment d'esprit.

Ce ne fut pas le seul mal que l'amour fit à V. M. la jalousie que ce Prince de Marillac avoit contre le Mari de cette Princesse, jointe à la crainte qu'il ne vint à découvrir son amour, fit qu'il ne lui donna point de repos qu'il ne fut passé en Normandie, où il fit revolter cette Province dont il étoit Gouverneur. Voilà comment cette passion joüe des ressorts qu'on attribue souvent à l'ambition faite d'aller jusques à la source; mais elle est bien dangereuse & en même tems bien blamable; quand elle nous fait ainsi manquer à ce que nous devons à nôtre Maître, à qui nous sommes liés si étroitement que nous ne scaurions lui être infideles sans l'être en même tems à Dieu.

Le blocus de Paris ne fit pas tout l'effet que V. M. pretendoit; & quoi que cette grande Ville souffrit extraordinairement, le Parlement l'entretint dans une si grande aversion de votre Ministre, qu'elle osa vous demander son éloignement pour mettre les Armes bas. Cette proposition insolente fut accompagnée d'autres de même nature; mais comme la resolution de ces Mutins ne répondoit pas aux

esperances qu'ils avoient conceües de faire la Loi à V. M. ils eurent recours aux Ennemis de l'Etat pour leur procurer du pain, dont ils manquoient. Car vos Troupes seroient la Ville de si près qu'il y valloit un prix excessif, de sorte que sans un prompt secours, ils alloient tomber dans une étrange necessité.

V. M. ne peut apprendre ces marques terribles de leur Rebellion, sans en être touchée sensiblement; & comme il lui étoit d'une grande conséquence dans la conjoncture fâcheuse où elle étoit de ne pas laisser entrer les Ennemis dans le cœur de son Etat, elle fit une demarche qui fit rentrer le Parlement en luy même. Elle lui envoya un Heraut d'Armes pour lui faire quelques propositions, sur quoi s'étant assemblé; il crut reparer en quelque façon ce qu'il avoit fait en renvoyant ce Heraut sans l'écouter. Mais il assura en même tems V. M. que l'audience qu'il lui avoit refusée en venoit que du profond respect qu'il avoit pour Elle, parce qu'il ne lui appartenoit pas de recevoir un tel personnage qui ne s'envoyoit jamais qu'aux Souverains.

Ce retour à son devoir donna matiere à V. M. de l'exhorter à mieux faire à l'avenir qu'il n'avoit fait par le passé, & la conjoncture voulant que vous dissimulassiez les attentats énormes qu'il avoit faits à vôtre autorité, vous lui accordâtes une amnistie, & à ceux qui avoient suivi son parti.

Les Ennemis ne manquerent pas de profiter
de

de ces desordres. Le Duc de Lorraine, que le Roi vôtre Pere avoit chassé de son Pais, pour avoir manqué par plusieurs fois aux promesses qu'il lui avoit faites, y rentra avec une Armée & se rendit maître de quantité de Villages. Il étoit même comme assuré de reprendre Nanci dont le Marquis de la Ferté avoit diverti les vivres par son avarice. Mais ce Marquis qui vit qu'il y alloit de sa tête y revint promptement, & y fit porter toute la recolte qui se fit aux environs. Il remedia par ce moyen au mal dont il avoit pensé être cause; sur quoi V. M. aussi-bien que tous les autres Monarques, ont à reflexir, que quand un sujet préfere ainsi son interêt particulier au leur, il est non seulement indigne des graces qu'ils auroient envie de lui faire; mais qu'ils sont réponsables encore des maux qui en arrivent à leurs Peuples. Car il est aisé de voir combien ils souffrent de l'autorité des gens de cette nature, qui en ruinent cent mille pour s'enrichir. Cependant la conjoncture ne permit pas à V. M. d'y apporter tout l'ordre qu'elle auroit fait dans un autre tems. Outre que ce Marquis se conduisit si sagement dans quelques entreprises, que sa prudence & son courage firent oublier en quelque façon son avarice.

Ces entreprises du Parlement ne cessèrent pas, quoi que V. M. eut eu la bonté de lui pardonner. Cependant elles ne furent pas si loin que celles du Parlement d'Angleterre qui eut la felonnie de faire couper la tête à son

Roi. On ne vit jamais V. M. si en colere que quand elle apprit cette nouvelle. Mais les grandes affaires qu'elle avoit l'empêcherent de punir un si noir attentât; elle se trouva assés embarrassée à resister à l'Archiduc qui reprit Ypres & S. Venant, pendant que le Comte d'Harcourt fut assieger Cambrai; mais cette entreprise ne lui réüssit pas, & ayant été obligé de lever le siege, il attaqua Condé qu'il prit par composition. Maubeuge lui ouvrit ses portes en suite; de sorte que les Ennemis n'auroient pas eu trop de quoi se vanter s'ils n'eussent mieux fait leurs affaires en Catalogne.

L'éloignement de cette Province où V. M. ne pouvoit envoyer des Troupes qu'à grands frais, ne lui ayant pas permis de remplacer celles qui y étoient peries l'année precedente, les Ennemis s'emparerent de Constantin, de Salo & de Sirges, mais le Comte de Marcin rompit leurs mesures touchant Barcelonne dont ils pretendoient se saisir pareillement. En Italie vos affaires receurent aussi un échec considerable; le Duc de Modene qui avoit peur que la guerre de Paris ne vous mit hors d'état de lui donner le secours dont il avoit besoin, abandonna vôtre parti, dont s'ensuivit la perte de plusieurs postes importants, qui avoient couté beaucoup de peine & beaucoup de monde.

Mais il étoit plus important à V. M. de retablir le calme dans son Royaume que de conserver des conquêtes si éloignées. C'est pour-

pourquoi après avoir reduit la Ville de Paris à son obeissance, & pourvû suffisamment la Frontiere de Picardie que les Ennemis menaçoient, tout son but ne fut que de soumettre la Provence & la Guyenne où s'étoit élevé des seditions à l'exemple de la Capitale de vôtre Royaume. V. M. en vint à bout heureusement; & comme elle avoit eu le bonheur de détourner un orage qui se formoit sur la Frontiere d'Allemagne où le Vicomte de Turenne, à la suscitation de son Frere, tâchoit de debaucher les Troupes qu'il commandoit, vôtre Etat auroit repris son premier lustre, si le Prince de Condé n'eut mis à si haut prix les services qu'ils avoit rendus à V. M. qu'il vous fut impossible de le satisfaire.

Son ambition ne lui permit pas de souffrir sans murmure le refus qui lui avoit été fait de quelques graces. Il en arracha d'autres pour ses parens, qui avoient pourtant porté les Armes contre V. M. & qui en cette qualité étoient plus dignes de punition que de récompense; la prudence voulut que vous dissimulassiez tous ces attentâts, où il y avoit du danger de s'opposer à cause du credit que ses grandes actions lui avoient acquis sur les gens de Guerre. L'intelligence qu'il entretenoit d'ailleurs avec des certaines gens à qui l'on avoit donné le nom de Frondeurs, parce qu'ils se declaroient en tout & par tout contre V. M. vous fit marcher bride en main dans le juste ressentiment qui vous animoit contre

lui; mais vôtre Ministre ayant trouvé le moyen de semer la desunion parmi eux par un tour d'Italien, & qui ne pouvoit être pardonnable que parce qu'il assuroit la liberté de vôtre Etat, vous vous resolutes de faire arrêter ce Prince, ce qui fut executé avec beaucoup d'adresse.

Vôtre Ministre avoit si peur cependant que vous manquassiez vôtre coup, qu'il se tint tout botté pour partir à l'heure même, mais le succès ayant repondu à ses esperances il se rassura, de sorte qu'il ne fut plus question que d'empêcher les suites que pouvoit avoir un coup si hardi; mais V. M. y pourvut en faisant deux choses tout à fait necessaires; l'un de donner connoissance à vos Peuples des justes raisons que vous aviez eues de le faire arrêter: l'autre de marcher vous même où il paroïssoit avoir plus d'amis, & où par consequent il y avoit plus d'apparence de revolte.

Que la prudence, Sire, est une belle chose! on accusoit déjà V. M. de manquer de reconnaissance envers un Sujet qui lui avoit rendu de si grands services: vôtre Ministre pareillement passoit pour un ingrat dans l'esprit de tous vos Peuples qui sçavoient que sans lui il se seroit mis difficilement à couvert de la haine des Parisiens & du Parlement. Mais quand ils sçurent que ses services avoient été recompensés de la charge de Grand Maître de la Maison de V. M. des Gouvernemens de Bourgogne, de Berry & de Guyenne, de la propriété

priete des Domaines de Clermont, Stenay & Jammets, du Pont de l'Arche & de Dieppe qu'il avoit fait donner au Duc de Longueville, de Danvilliers & du Gouvernement de Champagne pour le Prince de Conti & d'une infinité d'autres graces, tant pour lui que pour ses creatures, il n'y eut personne qui ne tournât la medaille, & qui ne dit hautement que s'il y avoit quelqu'un qui fut un ingrat ce ne pouvoit être que le Prince de Condé.

Le voyage que vous fîtes premierement en Normandie, puis en Bourgogne & de la Guyenne, suivit aussi à pacifier ces Provinces où les creatures de ce Prince soutenues des amis du Prince de Conti & du Duc de Longueville, que vous aviez fait arrêter pareillement, tâchoient d'animer les Peuples contre V. M. Vous ne jugeâtes pas à propos d'aller vous même en Berry, où le danger ne paroïssoit pas si grand, parce que cette Province est enclavée au milieu du Royaume, & qu'elle ne pouvoit pas recevoir des secours des Espagnols, qui se tenoient allerte sur tant d'évenemens favorables pour eux; vous y envoyâtes le Comte de S. Agnan qui la contint dans l'obeissance qu'elle vous devoit, mais qui ne se trouva pas assés fort pour chasser le Marquis de Persan de Montrond, place forte qui appartenoit au Prince de Condé.

Qu'il eut été agreable à V. M. de pouvoir donner ordre aussi facilement par tous les autres endroits où il y avoit à craindre. Mais le

moyen parmi tant d'affaires dont elle étoit accablée? Et où un autre auroit succombé. Le Vicomte de Turenne qui s'étoit retiré auprès de l'Archiduc, après avoir manqué son coup, vint à Stenai où l'amour qu'il prit pour la Duchesse de Longueville ne l'empêcha pas de vouloir entrer dans le Royaume, à la tête d'une Armée qu'il leva de l'argent que lui prêta l'Archiduc, & des pierreries de sa Maîtresse qu'il mit en gage chez les Juifs de Mets. Il prétendoit pendant ce tems de desordre & de confusion trouver moyen de rentrer dans Sedan que le Duc de Bouillon son Frere avoit donné au feu Roi pour sauver sa vie qui étoit en grand danger, à cause qu'il étoit entré dans le traité de Madrid. Il s'approcha donc de cette place où il esperoit que le souvenir de ses Ancêtres lui feroit trouver des amis. Mais chacun se contenta dans le devoir, & comme elle étoit bien munie, & qu'il y avoit un brave homme qui y commandoit avec une bonne garnison, il fut obligé de tourner ses armes d'un autre côté.

S'il est permis de faire quelques reflexions sur son attente, il me semble qu'elle étoit bien mal fondée, ou du moins que les Habitans de cette Ville eussent pris un méchant parti, de préférer la domination de sa Maison à celle de V. M. En effet c'est un malheur pour des Peuples d'obéir à des petits Princes, qui n'étant pas en état par leurs propres forces d'assurer leur fortune sont dans une continuelle obli-

obligation d'avoir recours à celles d'autrui. Parce moyen ceux qui leur sont soumis se trouvent exposés sans interruption aux malheurs de la Guerre, de sorte qu'ils semblent n'être faits que pour être en proie aux uns & aux autres, mais on ne craint rien quand on est sous la domination d'un grand Roi, & s'il s'élève quelque orage il ne tarde gueres à le dissiper.

Ce ne fut pas seulement vôtre Frontiere de Champagne qui se trouva menacée, celle de Picardie le fut pareillement; les Espagnols y parurent avec une Armée, & s'étant rendus Maîtres du Catelet & de la Chapelle ils tentèrent Guise où ils jugerent à propos de ne pas perdre du tems, parce qu'ils vouloient se joindre à l'Archiduc & au Vicomte du Turenne qui étoient entrés en Champagne. Le Vicomte de Turenne, qui sçavoit déjà prendre le meilleur parti, s'avança jusques à la Ferte Milon dans le dessein de venir tirer le Prince de Condé qui étoit à Vincennes. Mais V. M. ayant rompu ses mesures en le faisant transférer à Marcouffis, & de là au Havre de Grace, il fut obligé d'aller rejoindre l'Archiduc qui s'étoit emparé de Rhetel & de quelques autres places.

La Champagne qui gemissoit sous la tyrannie des Espagnols qui y mettoient tout à feu & à sang, prit les Armes & grossit l'Armée du Maréchal du Plessis que V. M. avoit envoyé pour prendre garde à cette Frontiere. Il crut

avec

avec ce secours pouvoir reprendre Rhetel, & y ayant mis le siege, l'Archiduc entreprit de le lui faire lever. C'étoit un coup de partie pour V. M. à qui la deffaitte de vôtre Armée étoit d'une étrange suite. Néanmoins comme il vous étoit impossible de voir plus long tems les Ennemis dans le cœur de vôtre Etat, vous envoyates le Cardinal Mazarin vers ce Maréchal pour, sur la connoissance qu'il auroit lui même de vos forces, ordonner la bataille ou la retraite. La crainte qui lui étoit naturelle lorsqu'il y avoit quelque peril, fit opiner d'abord qu'il ne falloit rien hazarder; mais le Maréchal du Plessis lui faisant voir la consequence qu'il y auroit de donner cette marque de foiblesse le combat fut resolu dans le Conseil de Guerre où ce Ministre se trouva.

Ainsi le Maréchal du Plessis ayant levé le siege de Rhetel marcha aux Ennemis, qui venoient de grossir leurs Troupes de celle du Duc de Lorraine. Le combat fut rude & opiniatre de part & d'autre. Cependant Dieu vous en donna une victoire si entiere que le Vicomte de Turenne fut obligé de s'enfuir lui dix-septieme, se trouvant abandonné de toutes ses Troupes; car l'Archiduc avoit pleyé bagage des premiers, & l'avoit laissé seul pour démeler cette fusée. Peu s'en fallut qu'il ne fut pris dans la longue retraite qu'il avoit à faire, & où il fut poursuivi vivement, mais ayant deffendu sa vie & sa liberté aux dépens de ceux qui l'attaquoient, il se sauva à Bar le Duc

Duc où on crut en le voyant arriver qu'il étoit percé de plusieurs coups, tant il étoit couvert de sang. Mais il se trouva que c'étoit de celui de vos fideles Sujets qui avoit rejalli sur lui.

V. M. apprit cette victoire avec une joye indicible; & ayant envoyé le bâton de Maréchal de France aux Marquis d'Aumont d'Hoquincour, & de la Ferté qui s'étoient extrêmement distingués dans cette journée, ce fut de quoi exciter les autres à suivre leur exemple. Car il n'y a rien qui anime plus vôtre Noblesse que les honneurs que vous lui donnez; & les François sont faits d'une maniere qu'ils s'acrifieroient mille vies s'ils en avoient autant pour le service de leur Roi, quand ils en ont une belle parole, ou qu'il les élève à quelque dignité.

C'est aussi pourquoi V. M. est si aymée de ses Sujets, Elle qui a le secret, même en refusant, de faire qu'on lui est obligé de la maniere qu'elle refuse. Car il faut qu'un Prince n'ait pas le don seulement de se faire craindre, mais encore celui de se faire aimer. En effet la crainte sans amour dégenere bien-tôt en deffiance, étant capable de faire apprehender que celui qui doit être Pere & Maître tout ensemble ne veuille devenir un Tyran; & ce soupçon est si dangereux à imprimer qu'il n'y a rien qu'un Roi ne doive faire pour ne le jamais donner à ses Peuples.

Si le parti que Mr. le Prince de Condé avoit en France causa ainsi du prejudice à V. M. sur ses

ses Frontieres de Picardie & de Champagne, il lui en fit encore davantage en Italie, où il vous fut impossible de secourir Piombine & Portolongonne qui retomberent par ce moyen sous la puissance des Espagnols. V. M. à qui la conservation de la Catalogne étoit plus importante y envoya le Duc de Mercœur, qui se faisoit du Comte de Marcin creature de Mr. le Prince de Condé, & qui faisoit tout son possible pour debaucher les troupes que vous aviez en ce pais-là. Cette prevoyance sauva Barcelonne où les ennemis entretenoient quelque intelligence; ayant fort à cœur de recouvrer cette place. Cependant comme le Duc de Mercœur n'étoit pas un grand Capitaine, & que d'un autre côté l'état de vos affaires ne vous avoit pas permis de lui donner un grand secours, tout languit en ce pais-là, & votre reputation commença beaucoup à y déchoir.

On ne peut pas cependant imputer à V. M. le mauvais choix qu'il avoit fait de ce General. C'étoit une intrigue de Cour qui vous avoit obligé à le preferer à beaucoup de Capitaines plus expérimentés. Mais comme votre Ministre s'étoit racommodé avec le Duc de Beaufort & qu'il étoit son aîné, il lui avoit fallu faire part des graces dont on étoit convenu par ce racommodement. Outre cela le Cardinal Mazarin songeoit à lui faire épouser une de ses Nieces, & dans cette veüe il aimoit bien mieux l'élever qu'un autre. V. M. étoit encore trop jeune pour s'appercevoir du préju-

dice

dice qu'elle recevoit par là, & combien il est dangereux qu'un Ministre preferer ainsi ses interêts à ceux de son Maître. Mais graces à Dieu nos yeux n'ont pas mis long-tems à s'ouvrir sur un article si delicat, & jamais Prince ne fût mieux que vous donner aux personnes les emplois qui leur conviennent.

Ce ne fut pas la seule faute que fit le Cardinal Mazarin. L'envie qu'il avoit d'être seul tout puissant dans le Royaume lui fit chercher à amuser ceux dont il s'étoit servi pour perdre Mr. le Prince de Condé. L'Evêque de Langres favori de Mr. le Duc d'Orleans votre Oncle, sans la participation de qui ce Prince avoit été arrêté ne lui avoit pas pardonné depuis ce tems-là; ainsi s'étant joint aux autres envieux de la fortune de ce Ministre ils firent des brigues pour le perdre.

Le Parlement qui vouloit à toute force augmenter son autorité, & qui étoit persuadé que le tems de votre minorité y étoit propre, y entra. Il se tint donc divers Conseils là dessus où il fut résolu de demander à V. M. l'élargissement de Mr. le Prince de Condé & de Messieurs ses Freres avec l'expulsion du Cardinal Mazarin. V. M. s'y opposa avec une fermeté digne de son grand courage; mais Mr. le Duc d'Orleans votre Oncle s'étant mis à la tête de ceux qui vouloient la perte de ce Ministre, & tous les autres du Royaume se trouvant de même sentiment, vous futes obligé de leur accorder par politique ce que

vous

vous ne pouviez approuver dans vôtre cœur.

Le Cardinal Mazarin se voyant obligé de sortir du Royaume se voulut faire un mérite auprès de Mr. le Prince de Condé de son élargissement. Il le fut trouver au Havre de Grace & lui porta une lettre de cachet antidatée à celle que l'on avoit été obligé d'expédier pour le faire sortir. Mr. le Prince qui avoit été instruit par Perraut Intendant de sa Maison (qui avoit eu permission de l'aller voir, sous prétexte du Testament de Madame sa Mere) des ressorts qu'on faisoit jouer pour le tirer de prison, y attribua la civilité qu'il avoit de lui venir annoncer lui-même cette bonne nouvelle. Cependant quand il en auroit douté il lui eut été impossible de n'en pas avoir du soupçon, à toutes les protestations qu'il lui fit d'amitié, & aux bassesses dont il se servit en lui demandant la sienne.

Mr. le Prince de Condé ne s'emporta nullement contre lui, soit qu'il le jugeât indigne de sa colere, ou que la joye qu'il avoit de se voir en liberté, adoucit le ressentiment qu'il avoit de sa prison. Le Cardinal Mazarin se retira chez l'Electeur de Cologne, pendant que Mr. le Prince revint à Paris, où il fut reçu comme en triomphe, quoi qu'on eut fait des feux de joye par toute la Ville lors qu'il avoit été arrêté. Mais l'inconstance des Peuples a toujours été telle, à moins qu'on ne sache les fixer par une estime dont on ne leur donne jamais

lieu

lieu de se dementir. Mais du moment qu'on s'écarte ou à droit ou à gauche, ils en reviennent aussi-tôt à leur inclination. Or Mr. le Prince qui avoit été adoré de ce Peuple pendant qu'il avoit combattu avec tant de réputation contre les Ennemis de vôtre Etat, avoit perdu leurs bonnes graces lors qu'il avoit pris les Armes contre lui. C'étoit néanmoins ne se pas rendre justice ni ne la pas rendre pareillement à ce Prince: car il n'avoit fait qu'obeir aux ordres de V. M. en le punissant de sa felonnie, laquelle étoit si grande qu'il ne devoit pas être traité autrement que les plus cruels de vos Ennemis.

Le Parlement donna divers arrêts contre vôtre Ministre, sans en consulter en aucune façon V. M. Il fit vendre sa Bibliothèque à l'encan, mit sa tête à prix, & fit mille autres choses semblables que V. M. dissimula prudemment, parce que ç'eut été une faute grossiere de s'opposer à un torrent, qui n'étoit pas moins furieux que ceux que nous voyons tomber des montagnes avec tant de rapidité.

V. M. pardonna cependant au Vicomte de Turenne, qui ayant reconnu sa faute lui en vint demander pardon. Mr. le Prince de Condé se trouva tout puissant après cela; mais la bevue qu'avoit fait vôtre Ministre en ne tenant pas parole à ceux qui avoient été de part avec lui pour le faire arrêter, ne lui étant pas un exemple assez puissant pour ne pas tom-

ber

ber dans la même faute, il commença à mépriser ses amis. Le Vicomte de Turenne fut un de ceux qui en firent le plutôt l'expérience; car l'ayant prié de faire donner de bons quartiers d'hiver à quelques troupes qui étoient comme à lui, quoi que V. M. les payât; il n'eut aucun égard à ce qu'il lui demandoit; il fut même qu'il le railloit sur l'amour qu'il avoit pris pour sa sœur, & qu'il en faisoit une gorge chaude avec ceux qui étoient le plus avant dans ses bonnes grâces. Il en fut piqué jusques au vif, de sorte qu'il vint trouver la Reine votre Mere à qui il promit que rien au monde ne seroit capable de le faire retomber dans la faute qu'il avoit faite, qu'il feroit à l'avenir tout ce qu'il falloit faire pour en effacer le souvenir, & que S. M. pouvoit compter sur sa fidélité.

Il vous en dit tout autant, & obligea le Duc de Bouillon son Frere de vous faire la même protestation. Cet exemple nous apprend combien la raillerie est dangereuse, & à quoi elle porte un grand courage; mais cette reflexion est inutile à V. M. Elle n'a jamais dit mal de personne, & quand elle parle de ses plus grand Ennemis, ce n'est que par les beaux endroits par où elle les connoît. Il ne faut point non plus songer à medire devant elle, en quoi elle a fort grand raison; puisque c'est presque la même chose de faire une médisance ou de l'approuver.

Mr. le Prince de Condé fit encore une autre
fau-

faute considerable. Il avoit promis au Duc de Beaufort, à la Duchesse de Chevreuse, & au Coadjuteur que pour secreté que leurs interêts seroient les mêmes à l'avenir, le Prince de Conti épouzerait la Fille de cette Princesse. Cette promesse qu'il avoit faite étant encore en prison n'ayant pas été jugée suffisante à la Duchesse, parce qu'elle paroissoit forcée, elle le vint trouver & la lui remit. Mais il lui dit que quand il n'y auroit que la maniere honneste dont elle en usoit, il pretendoit que la chose s'exécût. Il y étoit donc obligé doublement, mais comme son esprit le portoit à ne dépendre de personne il ne se souvint bientôt plus de cette obligation, ni même de faire la moindre civilité pour en sortir honnêtement.

Cependant V. M. qui ne pouvoit approuver qu'on l'eut forcée de se deffaire de son Ministre mettoit tout en usage pour le faire revenir adroitement, & sans que cela causât aucun troubles dans son Royaume. Mais l'aversion qu'on avoit pour lui, jointe aux arrets qu'on avoit donnés pour exclure tous les étrangers du Ministère, y auroit apporté de la difficulté sans la mechante conduite de Mr. le Prince qui augmenta plutôt que de diminuer. Etant pressé par le Prince de Conti qui s'étoit enflammé pour Mademoiselle de Chevreuse de consentir à son mariage, il lui dit qu'il n'en feroit rien, & qu'il ne vouloit pas qu'il eût le reste du Coadjuteur, du Marquis de Laicque & de Caumartin.

Cest trois hommes la voyoient souvent ; & il n'en fallut pas davantage au Prince de Conti pour lui faire croire qu'il disoit vrai. Il se retira à l'heure même, faisant violence sur son amour, & disant de bonne foi à tout le monde qu'il étoit bien obligé à Mr. son frere de l'avoir retiré du precipice où il s'alloit jetter. Ce discours étant rapporté à Madame de Chevreuse & à ceux qui devoient y prendre intérêt, fit plus d'effet pour le retour de vôtre Ministre que tout ce que V. M. avoit pû faire, tant il est vrai que la fortune fournit des cas impreveus, & qui l'emportent sur toute la prudence humaine. La Duchesse de Chevreuse dont la caballe étoit forte offrit à V. M. d'employer ses amis pour faciliter son retour. Cependant comme vous entriez dans vôtre quatorzième année vous futes déclaré Majeur, & vous allates vous même au Parlement pour y faire enregistrer la declaration. Vous y portâtes en même tems deux edits qui serviroient de marques à la posterité de vôtre pieté envers Dieu & de vôtre amour envers vos peuples. Le premier fut contre les blasphémateurs de son St. Nom ; l'autre contre les duels que vous jurâtes de faire executer si regulierement, qu'afin qu'on ne vous importunat point sur ce sujet, vous prites les Saints Evangiles à témoin, que vous ne vous retracteriez jamais de vôtre serment.

Vous ne fites pas cependant en cela comme beaucoup de gens, à qui il ne faut que

peu

peu de jours pour leur faire perdre le souvenir de leurs promesses ; car dix ou douze ans après quelques personnes des plus qualifiées de vôtre Noblesse ayant contrevenu à cet Edit, vous les auriez fait servir d'exemple aux autres, s'ils n'eussent pris le parti de sortir du Royaume. Mais ce qui est à remarquer davantage c'est que le Pape vous pria pour eux, & qu'il voulut vous absoudre de vôtre serment. Cependant la delicatesse de votre conscience ne vous permit pas de lui accorder ce qu'il vous demandoit, vous crutes que si l'on pouvoit ainsi trouver grace auprès de vous, ce seroit entretenir ce desordre que vous pretendiez arreter de toutes vos forces, outre que vous ne vouliez pas qu'il fut dit que la recommandation eut plus de pouvoir sur vous que la justice.

V. M. qui ne pouvoit souffrir que ses peuples lui fissent la loi touchant le retour du Cardinal Mazarin, se retira de Paris pour une seconde fois. Mr. le Duc d'Orleans vôtre oncle, que l'Evêque de Langres tournoit toujours à son gré, ne le voulut pas suivre, non plus que Mr. le Prince à qui il prit à quelques jours de là une terreur panique, qu'on le vouloit arreter. Ainsi il sortit de la Ville & étant allé dans sa maison de S. Maur vous vous fites ce que vous putes pour le guerir de ses soupçons ; mais comme quand on se sent coupable on ne se croit jamais à l'abry de la punition, il tint la Campagne & se reti-

C

ra

ra bien-tôt à Montrond. Le Prince de Conti, le Prince de Marillac & quelques autres se cantonnèrent en même tems en Guyenne, & le Duc de la Rochefoucault ayant excité quelques troubles dans le Poitou, vous eûtes à reduire ces deux Provinces, aussi bien que la Ville de Paris qui se declara ouvertement contre V. M.

Le pretexte de toutes ces revoltes étoit, que vous vouliez faire revenir le Cardinal Mazarin au prejudice de la parole que vous aviez donnée. Cependant comme la plupart des Chefs de ce parti étoient en parole avec vous de consentir à son retour, moyennant de certaines graces, l'on ne put pas vous faire accroire sur ce sujet, & vous vites bien que l'ambition avoit plus de part à leur desobeïssance que la haine qu'ils avoient pour ce Ministre.

Il fut aisé aux Espagnols de faire leurs affaires pendant ce tems là ; desorte qu'ils reprirent la plus grande partie des Places que vous aviez conquises depuis que vous étiez monté sur le Trône. Mais V. M. qui jugeoit que la conservation de son Royaume lui étoit de plus grande consequence que tout le reste, courut au plus pressé, & fut elle même en Poitou, après avoir soumis en personne le Berri, où le Prince de Condé avoit excité quelques troubles. Cependant elle le declara Ennemi de son Etat & perrurbateur du repos public, aussi bien que tous ses adherens.

Mais

Mais cela ne fit rentrer personne dans le devoir, & vôtre autorité étoit si fort méprisée que le Parlement fut deux mois entier sans en vouloir enregistrer la Declaration, quoi que ses interêts parussent differens de ceux de ce Prince avec qui il n'agissoit point de concert.

La plus forte caballe qui se rangea du parti de V. M. fut celle du Duc de Vendome & du Coadjuteur. Mais il fallut que vous les achetassiez tous deux, & ce ne fut qu'en donnant à l'un la charge d'Admiral de France, & en promettant à l'autre vôtre nomination pour le Chapeau de Cardinal à la premiere promotion qui se feroit. Mais vous crutes que ces graces ; toutes grandes qu'elles étoient, n'étoient rien en comparaison des services qu'ils vous pouvoient rendre dans une conjoncture si delicate, sur tout à l'égard de Paris qui ne se declaroit point encore pour Mr. le Prince de Condé & où ils avoient beaucoup d'amis.

Vôtre presence en Poitou dissipa la Rebellion qui s'y étoit élevée. La Ville Capitale de cette Province vous ouvrit ses portes, & le Cardinal Mazarin vous y étant venu trouver avec quelques troupes qu'il avoit faites en Allemagne vous fites lever le siege de Cognac que les Rebelles avoient entrepris. Vous les chassates encore de quelques postes qu'ils avoient occupés, & les reconnâtes dans Bordeaux que vous ne vous trouviez

pas en état de reduire par la force ; car Mr. le Prince de Condé qui y étoit venu lui même avoit réchauffé en sa faveur les esprits qui paroissoient disposés à se soumettre à V. M.

Cependant Paris , qui vous tenoit plus au cœur que tout le reste, voyant le retour du Cardinal Mazarin , entra ouvertement dans les interêts du Prince de Condé. Mr le Duc d'Orleans pareillement agit contre V. M. quoi qu'il lui eut fait dire plusieurs fois qu'il ne lui devoit point être suspect pour demeurer éloigné de la Cour. Mais comment s'en fut-il defendu , lui qui avoit toute sa vie écouté les mechans conseils , & qui avoit toujours auprès de lui l'Evêque de Langres qui étoit outré de voir que le Chapeau de Cardinal qui lui avoit été promis plusieurs fois lui échappoit. Mademoiselle de Montpensier d'ailleurs qui avoit envie d'être mariée se repaissant de l'esperance que Mr. le Prince lui donnoit qu'elle épouserait son Fils , parloit pour lui à Mr. son Pere, sans faire reflexion qu'elle auroit bien été la Mere du Prince qu'il lui proposoit.

Parmi tant d'Ennemis declarés , il s'en fourra encore de secrets dont V. M. ne se deffioit pas , & qu'elle avoit lieu tout au contraire de mettre au nombre de ses Sujets les plus affectionnés. Le Duc de Beaufort fut quelque tems de ce nombre, nonobstant les graces que vous lui aviez faites à lui & à sa famille. Mais s'ennuyant de se servir de la
peau

peau de renard , il se revetit de celle du lion , de sorte qu'il se mit en Campagne contre V. M. Le Coadjuteur ne se declara pas si formellement , mais le chagrin qu'il avoit du retour du Cardinal Mazarin l'éloignant de l'ambition qu'il avoit de remplir sa place , il fit sous main quantité de brigues pour le perdre, quoi qu'il fut persuadé que cela vous étoit desagréable. La jalousie qui se mit entre le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours qui se trouvoient tous deux à commander conjointement une armée , donna lieu à V. M. de vous en approcher pour profiter de leur diversion. Mais le Prince de Condé vous prévint en traversant incognito toutes les Provinces qui étoient au-delà de la Loire , & en se rendant lui-même à la tête de cette armée où sa presence devoit retablir l'intelligence entre ces deux Princes , puisque leur desunion ne venoit que de l'ambition qu'ils avoient de commander à l'exclusion l'un de l'autre. V. M. fit ce qu'elle pût pour le surprendre dans une marche si longue & où il avoit tant de Rivieres à passer. Elle en fit garder les gués & mit quantité de partis en campagne ; qui étoit toute la precaution qu'elle pouvoit prendre. Mais comme il n'y en a point contre la mauvaise foi Bussy Rabutin lui donna passage , de sorte qu'il arriva dans son armée qui étoit alors auprès de Châtillon sur Loir.

V. M. qui ne fut pas d'abord de quelle ma-
niere

niere il lui étoit échappé, crut réparer ce coup par un combat dont elle se promettoit l'avantage. Les deux Armées se joignirent près de Bleneau, où l'avantgarde de la vôtre commandée par le Marechal d'Hoquincourt fut si maltraitée, que si le Vicomte de Turenne ne fut venu à son secours, V. M. qui étoit à Gergeau couroit risque d'être enlevée, mais son expérience lui ayant fait mettre un défilé devant lui, il le défendit avec tant de valeur jusques à l'entrée de la nuit, que Mr. le Prince, qui se promettoit une entière victoire s'il le pouvoit passer, fut obligé de se contenter de l'avantage qu'il avoit remporté.

V. M. fut heureuse que ce Prince eut alors la demangeaison de s'aller montrer à Paris où il croyoit que ce nouveau rayon de gloire lui feroit recevoir une espece de triomphe. Il est vrai que l'ambition ne fut pas cause toute seule de ce voyage, & que l'amour y eut beaucoup de part; car il avoit donné son cœur à la Duchesse de Châtillon, & l'envie qu'il eut de la voir fit qu'il negligea les avantages qu'il eut pû tirer de sa victoire. C'est une faute que font la plupart des grands Princes, & c'est comme un miracle s'ils peuvent surmonter leur passion. Mr. le Prince de Condé n'est pas le seul qui l'ait faite, & V. M. sçait aussi bien que moi, que depuis lui il y a un Prince, dont la reputation est encore plus grande que la sienne, qui est tombé dans le même défaut. Cependant on peut être amoureux

&

& remplir son devoir, car quoi que cela soit difficile; il n'y a qu'à se mettre en tête que chacun a les yeux tournez sur ce qu'on fait, & que rien n'échape à leur penetration. Or un Prince qui a un peu de soin de sa gloire ne veut pas donner une telle prise sur lui, & il anime mieux se vaincre pour un tems que de mettre la moindre tâche à sa reputation. D'ailleurs une occasion manquée ne se recouvre pas aisément, d'où il faut conclure que quand on peut faire une chose, il ne faut jamais la remettre au lendemain.

L'absence du Prince de Condé donna lieu à V. M. de rétablir son armée à son aise, tellement qu'à quelque tems de là, elle se trouva en état de se faire craindre. Mr. le Duc d'Orleans votre Oncle qui s'étoit tout à fait déclaré contre vous, craignant d'en être accablé eut recours au Duc de Lorraine son beau Frere pour lui donner du secours, & les Espagnols à qui il louoit ses troupes tous les ans y ayant consenti, il entra en France & prit le chemin d'Estampes que le Vicomte de Turenne avoit assiégé. La place ne valloit rien d'elle-même, mais comme elle étoit défendue par une bonne garnison, elle tint plus long-tems qu'on ne croyoit. Ainsi le Duc de Lorraine pouvoit arriver assés à tems pour la secourir, dont V. M. fut en inquietude. Cependant il ne se démentit point en cette occasion de son humeur ordinaire, & étant plus accoutumé à piller qu'à com-

C 4

battre,

battre, il marcha à si petites journées que la place se trouva prise avant que d'arriver en présence.

Le Vicomte de Turenne marcha contre lui pour l'y obliger en dépit qu'il en eût, ce qui lui fit prendre le parti de repasser la Seine. Il fut camper à Villeneuve S. Georges où on ne pouvoit le forcer au combat, sans un grand desavantage. Il ravagea cependant toute la Brie aussi bien que le plat País qui est aux environs de Paris. Cela lui attira l'exécration des Parisiens qui se flattoient qu'il n'étoit pas venu pour les piller, mais bien pour les secourir. Cependant toutes les plaintes qu'ils en faisoient leur étant inutiles, V. M. qui y étoit aussi intéressée qu'eux, puis qu'on ne pouvoit les ruiner qu'elle ne s'en ressentit en même tems, tâcha de le gagner afin qu'il cessât ses brigandages. Il y avoit apparence qu'elle y réussiroit, puisqu'elle avoit de quoi le tenter, elle qui tenoit son País & qui offroit de le lui restituer à des conditions raisonnables. Mais il aima mieux prendre de l'argent comptant que des offres si avantageuses pour lui, & V. M. lui ayant accordé un sauf-conduit, il sortit du Royaume au grand étonnement de ceux qui l'avoient appelé. V. M. en fut aussi extrêmement surprise, elle qui ne croyoit pas qu'un Prince de sa naissance fut capable d'agir ainsi par un vil intérêt. Mais l'amitié qu'il avoit conçue pour les enfans qu'il avoit de la Princesse

de

Cantecroix lui ôtoit tout autre desir que celui d'amasser de l'argent, & comme il ne pouvoit les appeller à la succession de la Lorraine par deux raisons, l'un que ce País ne lui appartenoit pas de son Chef, mais de celui de sa Femme; l'autre qu'il les avoit eues pendant son mariage, & qu'en cette qualité ils étoient incapables de lui succéder, il vouloit leur donner de la main à la main de quoi les consoler de ne pouvoir faire davantage pour eux.

Le Roi d'Angleterre Fils infortuné d'un Pere encore plus malheureux, & qui étoit venu chercher retraite & du secours auprès de V. M. la servit parfaitement bien dans ce traité qui l'inquieta beaucoup jusques à ce qu'il fut fait; car si le Duc de Lorraine eut voulu, il auroit donné de la peine au Vicomte de Turenne que vous crûtes en grand danger pendant quelque tems, parce qu'il s'étoit approché trop près de lui. Cependant il se tira d'affaire heureusement par une conduite fort adroite, & qui lui acquit beaucoup de gloire parmi les Ennemis aussi bien que parmi les siens.

V. M. étant venue à bout d'une affaire si delicate ne donna point de relâche aux Rebelles, & vous trouvant vous même dans vôtre armée, vous l'encourageâtes si bien que le Prince de Condé se vit à la veille de tomber lui & ses troupes entre vos mains. Car vous les poursuivites si vivement qu'il fut obligé de s'emparer du Pont de S. Cloud,

C 5

par

par le moyen duquel il crut éviter le combat. Mais V. M. ayant fait faire un pont sur la Seine, comme il se vit à la veille d'être pris en tête & en queue, il se rapprocha de Paris qu'il côtoya pour tâcher de gagner Charenton. Le Vicomte de Turenne qui l'observoit se mit à ses trousses, & commença à charger son arrièregarde aux environs de la porte du Temple & de la porte S. Martin. Cela l'obligea de presser sa marche, & étant arrivé à la hauteur du Fauxbourg S. Anthoine, il se servit de quelques retranchemens que le hazard lui offroit, & qui avoient été faits pour se défendre du brigandage des troupes du Duc de Lorraine.

Il y logea son Infanterie avec plus d'ordre que la brieveté du tems ne sembloit lui permettre, & retirant sa Cavalerie au dedans il envoya le Duc de Beaufort dans la Ville pour tâcher de donner retraite à ses bagages, & de la faire déclarer entièrement pour lui. Mais la crainte que les Parisiens avoient d'être pillés firent qu'ils fermerent les portes où ils mirent bonne garde. Le Prince de Condé voyant cela rangea ses bagages le long du fossé, & fit percer les maisons par où il voyoit que vos troupes s'avançoient.

V. M. se posta au Menil montant pour voir cette attaque qui eut fait plaisir à son grand cœur, si elle eût eu à combattre contre ses Ennemis, & non pas contre ses Sujets. Elle fut vigoureuse & vos troupes ayant forcé
les

les retranchemens, le Vicomte de Turenne fit avancer son canon à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le trône, à cause qu'on y en éleva un pour recevoir V. M. lors qu'elle fit son entrée dans cette Ville après son mariage. Le Prince de Condé fit tout ce qu'il pût pour soutenir les efforts de vos gens, qui animés de vôtre présence firent des merveilles; mais Dieu qui ne vouloit pas permettre que la Rebellion durât plus long tems vous fit remporter la victoire par tout. Ainsi le Prince de Condé étoit perdu sans ressource si Paris ne lui eut ouvert ses portes. Il y sauva ses troupes qui étoient effrayées de la vigueur des vôtres, & à qui le méchant parti qu'elles tenoient ôtoit plus de la moitié de leurs forces. Mademoiselle de Montpensier lui rendit ce service, & elle fit encore tirer le canon sur la personne de V. M. & sur celle de vôtre Ministre qui s'étoit rangé auprès de vous.

Cette victoire étourdit étrangement les Parisiens aussi bien que tous ceux qui tenoient le parti de Mr. le Prince de Condé; & comme V. M. avoit dans cette grande Ville des Sujets fideles qui remontroient aux autres combien ils avoient tort de s'éloigner de leur devoir, la plupart balancerent avant que d'accorder à ce Prince le secours dont il avoit besoin dans sa nécessité. Cela donna lieu à une assemblée qui fut tenue à deux jours de là à l'Hôtel de Ville, où se trouva un grand nombre de personnes qui representoient

en quelque façon les Etats Generaux dont on avoit demandé la convocation à V. M. laquelle Elle avoit été obligée de promettre des importunités qu'on lui faisoit. Mais comme vous y aviez vos creatures, & que le Prince de Condé y avoit les siennes, & qu'on y étoit en dispute sur les resolutions qu'on y prendroit, des mutins forcerent les portes & firent main basse sur quelques deputés. Le fils unique d'un Conseiller de la Grand Chambre, qualité fort considerable en ce tems-là, y fut tué avec quelques autres, & ce meurtre ayant engendré une grande confusion, ceux qui tenoient le parti de V. M. mirent du papier sur leurs chapeaux pour s'entre-reconnoître : les autres mirent de la paille, & cette marque passa jusques à votre Cour où les plus grands Seigneurs s'y assujeterent comme les autres. Dans Paris ceux qui avoient mis de la paille y furent bien-tôt les plus forts, & ayant chassé ceux qui avoient mis du papier, le Maréchal de l'Hôpital Gouverneur de la Ville qui étoit dans vos intérêts eut bien de la peine à se sauver. On croit, & beaucoup de gens sont de ce sentiment, que ce fut Mr. le Prince qui excita cette sedition, qu'il tâcha de faire retomber sur le Cardinal Mazarin, afin de le rendre plus odieux ; mais soit qu'on en decouvrit la verité ou que l'on commençât à se lasser d'être desobeissant à son maître, chacun ne songea plus qu'à faire la paix avec V. M.

Le

Le Duc d'Orleans vous fit faire des propositions aussi bien que le Parlement, mais vous les trouvâtes si hautaines & si peu conformes au respect qui vous étoit du, que bien loin de les écouter vous en futes si indigné contre cette Compagnie que vous la transférâtes à Ponthoise.

Cette action de vigueur accompagnée de plusieurs autres de même nature acheva d'étonner les mutins. Le Prince de Condé tâcha néanmoins de rechauffer son parti qu'il voyoit prêt à l'abandonner, mais le Parlement étant sur le point de lui tourner le dos, aussi bien que Mr. le Duc d'Orleans votre Oncle, il se jetta entre les bras des Espagnols. V. M. profita prudemment de cette conjoncture, & afin de réunir tous les esprits, elle feignit d'éloigner une seconde fois le Cardinal Mazarin que plusieurs prenoient pour pretexte de leur Rebellion. Ainsi n'ayant plus de manteau de quoi se couvrir ils consentirent de rentrer dans leur devoir, moyennant que V. M. leur accordât une amnistie. Vous ne jugeates pas à propos de la leur refuser, & Mr. le Duc d'Orleans s'étant retiré à Blois, Ville de son appanage, il ne tint plus qu'à V. M. de retourner dans la Ville Capitale de son Royaume.

Elle en fut conjurée par son Parlement, & au nom du Clergé, par le Coadjuteur qui avoit été fait Cardinal suivant la parole qui lui en avoit été donnée, & qui vint exprés vous trouver à Compiègne. V. M. tint conseil

C 7

seil

seil si elle ne devoit point le faire arrêter pour le punir de la mauvaise foi qu'il avoit eue au prejudice des promesses qu'il vous avoit faites. Mais on jugea qu'il étoit bon d'affermir auparavant vôtre autorité, & qu'après cela vous seriez plus en état d'entreprendre ce que bon vous sembleroit. En effet il est de la prudence de laisser meurir les choses, & de les entreprendre à contretens, c'est le moyen de tout gâter.

On accuse Mr. le Prince qui pouvoit encore trouver graces auprès de V. M., s'il s'y fut pris de la bonne maniere, de ne l'avoir pas fait, parce qu'il s'étoit mis en tête de suivre l'exemple du Duc de Lorraine qui pilloit tout & ravageoit tout sans distinction d'amis ou d'ennemis. Mais il n'y a guerres d'apparence de le croire, & un Prince de sa naissance & d'un grand cœur comme lui, ne pouvoit pas avoir des sentimens si indignes de l'un & de l'autre, il ravagea néanmoins en s'en allant la frontiere de Champagne, où après s'être emparé de Rhetel & de Sainte Menchout il se retira à Namur.

Il eut là quelque pourparler avec un Ministre de l'Archiduc, qui devant que de le laisser venir à Brusselles, voulut savoir s'il ne pretendoit point lui donner la main. Cette proposition lui fit connoître à quels dégouts il s'exposoit par sa desobeïssance. Cependant son courage ne lui permettant pas d'hesiter sur la réponse qu'il avoit à faire, il fit dire à l'Archiduc,

duc, que l'honneur qu'il avoit d'être premier Prince du Sang de France lui apprenoit trop son devoir pour y jamais manquer, qu'ainsi il pretendroit passer devant lui, si ce n'est qu'il representoit dans les Pais-Bas Sa Majesté Catholique: qu'en cette qualité il lui donneroit la main quand il iroit chez lui, mais que quand il le viendroit voir à son tour il pretendoit que ce fut la même chose. L'Archiduc ne s'accommoda pas d'une réponse si fiere, & croyant qu'après ce qu'il avoit fait il n'y avoit plus de retour en France pour lui, il insista à ce qu'il lui cedât le pas partout, dont Mr. le Prince ne voulut jamais convenir. Enfin la chose fut si avant qu'il fut obligé de faire dire à l'Archiduc qu'il se retireroit dans huit jours s'il n'acceptoit les offres qu'il lui faisoit, & qu'il n'étoit pas si embarrassé de sa personne qu'il ne fût bien où aller. L'Archiduc fut obligé de lui accorder sa demande. Mais comme il ne le fit qu'à force, cela apprit à Mr. le Prince dans quels inconveniens l'on se trouve quand on passe ainsi dans une Cour étrangere, principalement quand on vous y regarde comme un Rebelle, & qui est obligé d'en acheter la protection à quelque prix que ce soit.

Il eut les mêmes demelés avec le Duc de Lorraine qui se tenoit la plûpart du tems à Bruxelles, & ils penserent en venir aux mains plusieurs fois; mais leurs amis communs les en empêcherent, sans oser néanmoins

moins entreprendre de les regler à cause des pretentions de l'un & de l'autre; car le Duc de Lorraine ne vouloit point de concurrence, & le Prince de Condé ne pouvoit entendre parler de lui donner la main sans se mettre en colere. Mais le plus grand chagrin qu'il eut en cette Cour, c'est que le Prince François Frere de ce Duc, voulut encore lui disputer le pas, sur quoi il eut des emportemens qui firent croire que les choses ne se passeroient pas sans coup ferir. Ce qui le desesperoit encore davantage, c'est que l'Archiduc n'y mit point d'ordre, quoi qu'il le pria de les regler, se confiant en la justice de sa cause, mais ce Prince n'eut garde de le faire; car outre qu'il étoit bien aise de lui donner cette mortification, il ne vouloit pas desobliger le Prince François qu'il vouloit attacher à son parti, sur tout dans un tems où il avoit peur qu'il ne lui échapat, à cause des grands efforts que la France faisoit pour le gagner.

Voilà comment on trouve des degouts à quoi on ne s'attend pas, quand on passe ainsi au service d'un autre Prince que le sien. Or il n'en est pas de même quand on demeure dans son pais, où son rang non seulement est réglé, mais où encore le Souverain a interêts de ne rien faire au prejudice d'un Prince de son Sang. Mais il est bien juste qu'on fasse penitence de la faute qu'on a faite, & qu'elle serve à faire rentrer en soi-même. Car il n'y a rien qui nous rende plus

sages que les mortifications à quoi nous ne nous attendons pas, & qui auroit toujours le vent en poupe coureroit risque de ne jamais se reconnoître.

Mr. le Prince ayant ainsi quitté la partie V. M. ne songea qu'à pacifier son Royaume avant que de chasser les Ennemis de ses Frontieres, dont elle se flattoit de venir à bout facilement, quand elle seroit en repos chez elle. La Province de Guyenne avoit toujours les armes à la main en faveur du Prince de Condé. Le Prince de Conti étoit dans Bordeaux où sa qualité de Prince du sang étoit d'un grand poids pour attirer plusieurs personnes dans sa desobeissance. Le Comte d'Oignon étoit dans Brotiage où le mauvais exemple le portoit à s'en faire le Tyran. Tout cela demandoit de grandes forces pour les reduire, sur tout ayant intelligence avec les Espagnols, dont ils recevoient du secours. Or V. M. considerant qu'elle feroit bien mieux de les gagner par la douceur, fit l'un Maréchal de France, moyennant quoi il lui remit sa place entre les mains, & accorda à l'autre quelques avantages, à condition qu'il quitteroit le parti de son Frere.

V. M. qui avoit trouvé moyen quelque tems auparavant de faire revenir le Cardinal Mazarin, & de remettre le calme dans Paris, où elle avoit retabli le Parlement dans son siege ordinaire, n'ayant plus rien à craindre des troubles Domestiques, mit non seulement

lement des Armées sur pied pour rassurer ses Frontières, mais encore pour reparer sa réputation qui étoit extrêmement décheuë chez les Etrangers. Elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit en Catalogne, les affaires d'Italie étoient en aussi méchant état; celle de Flandres ne valloient gueres mieux, & de tant de Conquêtes dont il a été parlé cy-dessus, il ne restoit plus qu'Arras à V. M. Du côté de Champagne les Ennemis y tenoient S. Menchout, Mouzon & Rhetel: sur la Frontière de Picardie le Chatelet & Capelle, & en Bourgogne Bellegarde, où étoient les restes de la faction du Prince de Condé. C'étoit bien des affaires pour un jeune Prince qui n'avoit pas encore toute l'expérience que l'âge a coutume de donner: mais V. M. ayant commencé prudemment par celle qui lui paroissoit de plus grande conséquence, vous assiegeates Bellegarde dont vous vous rendites maître, ayant coupé la tête par là à la Rébellion, vous ne fûtes presque où courir, tant vous vous trouviez pressé de tous côtés. Le Prince de Condé étoit entré en Picardie où il avoit pris Roye. L'Archiduc menaçoit la Champagne. Ces deux endroits vous étoient de pareille conséquence. Cependant vous n'y pouviez pas remédier tout en un même tems, les forces de votre Royaume étoient trop épuisées; ainsi V. M. étant obligée de faire les choses pied à pied elle marcha au secours de la Picardie, fit quitter Roye

aux

aux Ennemis, puis mit le siege devant Rhetel. Cette Place prise vous vous rendites maître de Mouzon pendant que les Ennemis s'emparèrent de Rocroy, dont vous vous vengeâtes en reduisant S. Menchout à vôtre obéissance.

Vos armes en Catalogne recommencerent à se rendre redoutables; vous y prîtes quelques Places fortes, & y auriez pris la Ville de Gironne sans un miracle que le Ciel fit en faveur de vos Ennemis. Ils mirent sur le Rempart la Chasse d'un S. Evêque de cette Ville, & en même tems il parut à l'entour une si grande quantité de mouches qui vinrent fondre sur vôtre Armée, que toute la Cavallerie en fut éperduë; les Chevaux n'y pouvant résister rompirent leurs licols & s'enfuirent à travers le champ, où ils se veautoient pour se délivrer du mal qu'ils souffroient. Il en perit ainsi une grande quantité, & comme les Ennemis pouvoient tirer un grand avantage d'une conjoncture si favorable pour eux, il fallut se résoudre à lever le siege.

En Italie vous portâtes la Guerre dans le Milanés, où le Comte de Grancé que vous aviez fait Marechal de France, prit Carpignane, & combattit le Marquis de Caracene que le Roi d'Espagne lui avoit opposé.

Vous fûtes obligé cependant de reconnoître le Gouvernement present d'Angleterre; quoi que vôtre inclination & vôtre justice vous portassent à protéger celui qui en étoit le

Prince

Prince legitime ; mais le procedé des Espagnols qui pretendoient se prevaloir de l'aversion que vous témoigniez pour l'usurpation de Cromwel, & faire un traité avec lui à votre prejudice, vous fit recourir au seul moyen qui vous restoit pour vous mettre à couvert de leur méchante volonté. Vous lui offrites votre mediation pour terminer à l'aimable le different qui étoit survenu entre l'Angleterre & la Hollande, & que vous étiez bien aise d'assoupir, parce que vos ennemis en pouvoient tirer de l'avantage.

C'étoit beaucoup à un Etat qui avoit été si malade de se trouver hors des convulsions qui l'avoient pensé mettre au tombeau. Cependant comme dans les longues maladies il y a souvent des rechutes, le Comte d'Harcourt dont V. M. s'étoit servie pour mettre les rebelles dans le devoir le devint à son tour. Il trouva moyen de se fourer dans Brisac, dont la garnison se trouvant à sa devotion, il se seroit formé une espece de Souveraineté en Alsace, s'il eut eu les épaules assez fortes pour en soutenir le faix. Les Espagnols firent ce qu'ils purent pour l'obliger à leur remettre cette place entre les mains. Mais comme ce qu'ils lui offroient n'étoit pas capable de le tenter, il refusa leurs offres, & songea à s'en accommoder avec le Duc de Lorraine qui avoit de quoi le bien payer ; car il n'y avoit point de Prince qui eut tant d'argent comptant. Mais comme il en étoit idolatre, il ne se

se pût résoudre à donner celui qu'il lui demandoit. Ainsi cette affaire traîna long-tems, ce qui la fit échoier, parce que les Espagnols qui se desbioient de lui le firent arreter bien-tôt après.

V. M. à qui cette affaire paroissoit de grande importance comme elle l'étoit effectivement, fit faire plusieurs allées & venues vers lui, pour le faire retourner à son devoir ; mais comme il avoit peine à se déterminer vous assiegeâtes Belfort pour lui couper le secours qu'il pouvoit esperer de ce côté là. Vous vous en rendîtes maître au cœur de l'Hyver. Car il failloit bien que les François apprissent à faire la Guerre en tout tems, eux qui devoient sous V. M. mepriser le chaud & le froid & s'accoutumer également à l'un & à l'autre. Cette Conquête jointe aux conditions avantageuses que vous faisiez au Comte d'Harcourt le porterent à accepter vos offres. Vous lui donnâtes le Gouvernement d'Anjou, & le conservâtes dans ses biens & dans sa charge de Grand Ecuyer, moyennant quoi il vous remit ce qu'il tenoit en Alsace.

Cette affaire étant ainsi terminée si avantageusement pour V. M. il sembloit qu'elle ne dût plus songer qu'à reprendre Rocroi dont la Garnison desoloit la Champagne, principalement sous les ordres d'un Gouverneur qui ne dormoit point, & qui avoit appris son metier sous le Prince de Condé. Je veux parler de Montal que V. M. a employé depuis

si utilement, & qui lui a rendu de grands services dans la dernière Guerre. Mais vous crûtes que la prise de Stenai vous étoit encore de plus grande conséquence; c'est pourquoi vous y fîtes marcher votre armée sous le commandement du Maréchal de Fabert. Ce Général vous étoit extrêmement recommandable pour sa grande fidélité, car il étoit presque le seul des Gouverneurs de places qui eut résisté aux offres du Prince de Condé qui avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour le débaucher de votre service. Mais il n'avoit pas crû à propos de suivre l'exemple de beaucoup d'autres, & il vous avoit conservé Sedan que V. M. lui avoit confié.

Mr. le Prince à qui Stenai appartenoit demanda des forces à l'Archiduc pour le pouvoir secourir. L'Archiduc lui en promit, & en effet il fit ce qu'il put pour obliger le Prince François de lui prêter les siennes. Mais comme cette place avoit été demembrée de la Lorraine il ne le voulut faire qu'à condition qu'elle y seroit réunie. Le Prince de Condé ne s'y voulut pas soumettre, & cette affaire ayant encore augmenté la mésintelligence qui étoit entr'eux, l'Archiduc eut assez de peine à les empêcher d'en venir aux mains l'un contre l'autre. V. M. fut elle même à ce siège, après avoir été auparavant à Reims où elle se fit sacrer. Elle fit là de grandes libéralités à ses Soldats qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer l'inclination qu'ils lui voyoient à

la Guerre. Cependant ses forces s'y trouvant occupées, le Prince de Condé porta les Espagnols à faire le siège d'Arras, esperant que cette place vous étant encore de plus grande conséquence que l'autre, vous leveriez le siège de Stenai pour la secourir. Mais son attente fut vaine, & cela n'ayant servi qu'à rendre V. M. plus diligente à s'aquitter de son entreprise, vous n'en futes pas plutôt venu à bout que vous volâtes au secours d'Arras.

La conquête en étoit si importante aux Espagnols qu'ils n'avoient rien négligé pour se l'assurer. Leurs lignes étoient les plus belles que l'on eut vues jusques là, & de distance en distance ils y avoient élevé des redoutes par le moyen desquelles elles étoient en plus grande sécurité. Non contents de cette précaution, ils creuserent en dedans des trous pour arrêter la Cavalerie, mais dès le commencement du siège il leur arriva une chose de méchant presage; le Chevalier de Grequi qui n'avoit pas encore grande réputation à la guerre, mais qui s'en est acquis depuis une si grande, que V. M., après l'avoir fait Maréchal de France, lui a donné le commandement de ses principales armées, se jeta dans la place à la tête de cinq cent chevaux.

Ce secours fit grand plaisir à Montjeu qui pour épargner sa bourse n'y avoit qu'une médiocre garnison; car en ce tems-là vous aviez eu encore si peu de commodité de mettre ordre à vos affaires, que les gouverneurs des places

s'ap-

s'approprioient les contributions, & n'en rendoient nul compte à V. M., moyennant quoi ils se chargeoient de les deffendre. Cependant il y avoit un inconvenient à cela qui étoit de la dernière importance, puisque pour peu d'inclination qu'ils eussent à l'avarice, ils ne songeoient qu'à thesauriser. Aussi V. M. ne tarda gueres à y donner ordre, ce qui ne se pouvant faire qu'en introduisant un autre usage, vous mîtes les choses dans l'état que nous les voyons aujourd'hui. En effet outre que vôtre seureté ne s'y trouvoit pas auparavant, vous ôtates par là quantité de petits tyrans qui s'en faisoient à croire, & qui d'abord qu'ils se trouvoient dans une place croyoient être autant que vous.

Montjeu qui étoit brave homme tint près de deux mois, sans que les ennemis pussent gagner beaucoup de terre sur lui. Cependant vôtre armée sous le commandement du Vicomte de Turenne parut à la veüe des lignes, & commença à se retrancher. Car ce General apprehendoit qu'ils ne fortissent pour le combattre, & que comme ils étoient beaucoup plus forts que lui, ils ne lui fissent recevoir quelque affront. C'étoit l'avis du Prince de Condé qui disoit pour ses raisons, que s'ils attendoient que le Maréchal d'Hocquincourt arrivât avec les troupes qu'il commandoit, ils trouveroient alors à qui parler; mais l'Archiduc soutint qu'ils ne pouvoient sortir des lignes sans abandonner quelques dehors, dont ils s'étoient rendus maîtres, ou que s'ils ne les abandon-

noient

noient pas la garnison les en chasseroit, ce qui seroit toujours la même chose: qu'ainsi il étoit plus à propos de continuer leurs attaques, & de se mettre en état de les faire réussir avant l'arrivée d'Hocquincourt.

Son sentiment fut suivi, parce que de tous les Officiers qui entroient au Conseil de Guerre, il n'y avoit que le Prince de Condé qui osât lui contredire. Cela donna le tems au Vicomte de Turenne de mettre son camp hors d'insulte & d'attendre le Maréchal d'Hocquincourt, qui étant arrivé attaqua l'Abaye de S. Eloi dont il se rendit maître. Il s'y logea & mit autour de lui son armée, laquelle agissant de concert avec le Vicomte de Turenne qui étoit de l'autre côté des lignes, ils couperent les vivres aux Ennemis & empêcherent qu'aucun convoi n'entrât dans le camp.

Montjeu voyant le secours si proche en sentit encore augmenter son courage, & ayant repoussé les assiegeans à deux attaques qu'ils lui firent pour s'emparer d'un de ses dehors, ils s'en trouverent si consternés que le Vicomte de Turenne crût à propos de se servir de cette conjoncture, pour achever leur dessein. Le Prince de Condé qui prevoioit qu'ils ne lui pouvoient résister dit à l'Archiduc que puisqu'il ne l'en avoit pas voulu croire la première fois; il esperoit que ce ne seroit pas la même chose maintenant: qu'il n'y avoit plus de tems à perdre: que le seul parti qu'il y

D

avoit

avoit à prendre en l'état où les choses se trouvoient étoit de lever le siege, & de passer sur le ventre du Maréchal d'Hocquincourt, que Turenne ne pouvoit secourir. L'Archiduc y parut assés disposé, & entra avec lui dans le détail de leur retraite, mais en ayant consulté le Comte de Fuensaldagne qui passoit pour bon homme de guerre parmi ceux de sa nation, il en fut tout à fait dissuadé.

Le jour de S. Louis venu que le Vicomte de Turenne avoit choisi pour son attaque, il donna le signal dont il étoit convenu avec le Maréchal d'Hocquincourt; ainsi chacun ayant marché de son côté le Vicomte de Turenne força les lignes par l'endroit que gardoit Fernando Solis, pendant que le Maréchal s'égara. Cela donna le tems à l'Archiduc de songer à la retraite. Mais le Vicomte de Turenne profitant de son avantage battit encore les Lorrains dont le quartier étoit tout proche de celui de Solis. Le Prince de Condé voyant le desordre qu'il y avoit de toutes parts s'avança jusques à un ruisseau qui separoit son quartier de celui des autres, & y ayant fait tête au Vicomte de Turenne & au Maréchal d'Hocquincourt qui l'avoit joint, il donna le tems à l'Archiduc & aux troupes qu'il avoit amenées de France, de se retirer en bon ordre. Son Infanterie néanmoins souffrit beaucoup dans sa retraite, qu'il fit le dernier avec une prudence qui le fit admirer des Espagnols; chez qui il acquit un grand credit par une belle action.

Le Canon & le Bagage des Ennemis fut le butin de l'armée de V. M. qui fut rendre grâces à Dieu dans la Cathedrale de cette Ville de la victoire qu'il vous avoit envoyée; car vous lui avez toujours rapporté toutes choses comme un véritable Chrétien, sans croire que votre bonne conduite & la force de vos armes pussent rien sans son secours. La prise du Quesnoi fut le fruit de cette victoire, & ce fut par où vous finites une si belle Campagne.

Vos conquêtes augmentèrent encore du côté de Catalogne par la prise de Villefranche & de Puicerda, d'où vos Ennemis faisoient des courses à toute heure dans le Roussillon. Mais vous ne fites pas les mêmes progrès en Italie, quoi que vous n'eussiez rien épargné de ce côté là pour y signaler la gloire de vos armes. Car le Duc de Guise qui vous avoit embarqué à de grandes depenses, sous pretexte qu'il entretenoit des correspondances à Naples, & qu'il n'y paroistroit pas plutôt que tout le Royaume se souleveroit, en revint pourtant sans avoir pris que Castellamar, qu'il fut obligé d'abandonner.

Cette entreprise néanmoins donna de la reputation à V. M. que les Espagnols tâchoient de faire passer en ce pais-là pour un Prince qui ne se remettroit pas si-tôt du desordre que lui avoient causé les guerres civiles. Cependant vous ne vous en ressentiez presque plus par le bon ordre que vous apportiez de

toutes parts. Car ce n'étoit pas seulement sur la frontiere, & en portant la Guerre chez vos Ennemis, que vous affermissiez votre pouvoir, mais vous le fites encore dans le cœur de votre Etat où il vous restoit deux choses à faire qui même paroissent assés pressées: l'une étoit d'autoriser votre Ministre afin qu'il ne souffrit plus les secousses dont il avoit pensé être terrassé, l'autre de punir ceux qui avoient fait semblant de se donner à vous, & qui vous avoient trompé.

Or vous fites l'un en mariant les Nieces de son Eminence à de si grands Seigneurs que les premiers de la Cour se trouverent interessés à sa conservation. Il y en eut une qui épousa le Duc de Mercœur & une autre le Prince de Conti. Cela fit naître l'envie à tout ce qu'il y avoit de grand & de relevé auprès de vous, de rechercher les autres qui n'étoient pas encore en âge d'être mariées, & qui pouvoient prétendre à tout, après les deux partis que celles-ci avoient trouvées.

A l'égard de la punition que vous meditiez contre ceux qui vous avoient trompé, vous vous contentâtes de la faire éclater en la personne du Cardinal de Rets que vous fites arrêter. Cependant comme le respect que vous aviez pour son caractère ne vous permettoit pas d'en faire une punition conforme à ce que votre Justice demandoit; vous ne songeâtes qu'à lui ôter l'Archevêché de Paris, qui lui facilitoit le moyen, par le credit que cette

dignité lui donnoit sur votre Clergé, de faire des brigues contraires à votre service. Vous lui fites proposer d'en donner sa demission au Pape, & que vous lui rendriez la liberté. Mr. de Bellieure premier President, qui lui en porta parole de la part de V. M. étoit de ses amis, mais non pas de ceux de votre Ministre. Ainsi au lieu de lui conseiller la chose en la lui proposant, il lui dit au contraire qu'il ne lui en parloit pas comme son ami, mais comme un homme qui lui étoit envoyé de la part de la Cour.

Au reste comme ce Magistrat a eu la reputation d'un des plus honnêtes hommes de France, & d'un Juge aussi integre qu'il y en ait eu depuis long-tems dans le Parlement, il n'est pas hors de propos que j'en fasse le portrait à V. M. Il est vrai qu'il étoit homme de bien & incapable de faire aucune bassesse. Cependant je puis dire que V. M. n'avoit rien fait de bien pour ses interêts, quand elle l'avoit appelé à cette Magistrature. S'il avoit de la vertu, c'étoit une vertu austere, & qui n'entroit point dans les necessités de votre Etat. Il s'armoit toujours de ce grand nom *du bien public*, & cela l'empêchoit à tort & à travers de travailler conjointement avec V. M. à ce qui étoit du bien de ses affaires. Il étoit d'ailleurs d'un esprit si hautain que si le Cardinal Mazarin l'envoyoit querir, il ne venoit point, à moins que ce ne fut sous le nom de V. M. Il s'en retournoit même

quand il voyoit que vous ne paroissiez point vous même pour lui annoncer vôtre volonté, & sa fierté alloit jusques-là, qu'il ne pouvoit souffrir que son Eminence mit quelque différence entr'eux.

Or il ne vous faut point de ces esprits facheux & revêches pour mettre à la tête de vos Parlemens qui s'en font déjà assez accroire, pour ne leur pas donner un chef qui concoure avec eux à empieter sur vôtre autorité. Rien n'est de plus grande consequence au bien de vôtre Etat, & quand il en manque quelqu'un vous ne devez remplir sa place que d'un Sujet qui leur serve de correctif. Ces compagniez ont déjà assez de credit pour ne pas chercher à l'augmenter, & ce que j'ai dit d'elles ci-dessus, en parlant de la Guerre de Paris vous en est une preuve suffisante pour y arrêter. Mais le penchant que vous avez toujours eu à recompenser vos serviteurs, joint à la necessité où vous vous trouviez alors, fit que vous prîtes le premier venu qui s'offrit de reparer la mauvaise fortune de celui qui tenoit cette place, & dont vous ne pouviez voir l'extreme pauvreté sans rougir en quelque façon de ne vous pas trouver en état de le soulager. Ainsi vous permites à ce Magistrat de traiter avec son predecesseur, ce qui ne se peut excuser que par la misere du tems; aussi puis-je dire à V. M. qu'il en arrive mille inconveniens dont elle conviendra elle-même, si elle fait reflexion: que ceux qui ar-

arrivent ainsi aux honneurs n'en croyant avoir aucune obligation à leur maître, ne lui sont pas si soumis que ceux qui les tiennent d'eux uniquement.

Le Cardinal de Retz profita de l'avis de son ami. Cependant comme il n'y a rien de plus rude que la privation de la liberté, il crut se la procurer en feignant d'entendre à cette negociation. Il fit dire à V. M. qu'il étoit prêt de donner sa resignation en blanc, mais que comme le prix qu'elle lui en offroit étoit une chose qui ne dépendroit plus après cela que du Cardinal Mazarin, en qui il ne se pouvoit fier, il étoit bien aise de sçavoir auparavant quelles assurances vous lui en donneriez. V. M. qui agissoit de bonne foi, mais qui ne vouloit pas être dupée, lui fit sçavoir qu'elle laissoit en son choix de prendre telles mesures qu'il souhaiteroit, & que pourvû qu'elle y trouvât ses seuretés elle en seroit toujours contente. Ainsi ne tenant plus qu'à lui de se determiner, il convint avec V. M. que vous le feriez sortir de Vincennes, & qu'il demeureroit à la garde du Maréchal de la Meilleraie, qui avoit épouzé une de ses Parentes jusques à ce que le Pape eut accepté sa resignation.

Il fut conduit à Nantes où étoit ce Maréchal, dont il chercha à tromper la vigilance parce qu'il sçavoit bien que le Pape, auprès de qui il agissoit sous main, pour lui faire refuser ce qu'il demandoit en apparence,

ne manqueroit pas de se déclarer au prejudice de V. M. Le Maréchal qui étoit honnête homme, & qui ne le croyoit pas si double, avoit commandé qu'on ne le tint pas si court, & qu'on lui donnât quelque liberté. Ainsi ses gardes le laissoient aller tous les jours sur le Bastion, & se contentoient sans le suivre de garder la porte par où on y alloit; mais lui qui ne songeoit qu'à se sauver, fit provision d'une corde de soye de la hauteur du Bastion, & son Medecin qui étoit avec lui la lui tenant, il descendit à sa faveur. Il monta sur un cheval qu'on lui avoit amené là, tout exprés. Son dessein à ce qu'on croit étoit de venir à Paris où il esperoit fomenteur de nouveaux desordres; mais son cheval s'étant abbattu sur le pavé de Nantes, qui est fort mauvais, il s'en fuit à Machecoul Château qui étoit au Duc de Rets son frere.

Ce Maréchal se prepara de l'y aller assieger, ce qui l'obligea d'en sortir, & étant allé à Beslile le Maréchal y seroit allé pareillement, si V. M. le lui eut voulu permettre. Mais une raison d'Etat vous empêcha de lui en accorder la permission. Vous eûtes peur que ce Maréchal qui étoit déjà tout puissant dans la Province, ne voulut après cela garder cette Place pour lui, & qu'au lieu de l'ordre que vous pretendiez apporter, vous ne fussiez cause vous-même d'un nouveau desordre.

Cependant comme c'eut été morguer en quelque façon V. M. de demeurer dans son
Royau-

Royaume après avoir eu le malheur de s'attirer son indignation, il passa en Espagne & de là à Rome, d'où V. M. n'a jamais voulu souffrir qu'il revint, qu'il ne lui ait donné la satisfaction qu'elle souhaittoit. En effet il est de la Majesté d'un Grand Roi de ne pas permettre qu'un Sujet lui tienne tête, & à moins que de le reduire dans le devoir, c'est un exemple pour les autres qui est de dangereuse consequence.

V. M. sachant que les Espagnols ne s'étoient pas encore bien remis de la deroute d'Arras, se pressa d'entrer en Campagne, où après s'être emparé de Landrecies, de Condé, & de S. Guillain, l'Archiduc se trouva dans une telle allarme, qu'il crut à tous momens que vous l'alliez attaquer dans Bruxelles. La crainte qu'il en avoit lui fit employer dix mille Paysans pour y faire une espee d'enveloppe; ce qui est avantageux à V. M. que la posterité sache, parce qu'elle ne sauroit faire reflexion qu'après vous avoir fait trembler dans votre capitale, vous lui ayez rendu la pareille en si peu de tems, sans être persuadé au même moment qu'il falloit que vous fussiez un grand Roi pour faire ces miracles. Mais ce que je puis dire, c'est que vous n'oubliez rien de ce qui pouvoit servir au bien de votre Etat, & vous étiez déjà aussi habile dans la Negociation que dans l'Art de faire la Guerre.

Il y parut bien dans le Traité que vous fîtes avec le Prince François, dont vous pene-

trâtes les desseins par l'adresse qu'il eut de faire tomber entre vos mains à la deroute d'Arras le Baron d'Inchequin son Intendant. Car au lieu de regarder sa prise comme un coup de hazard, vous l'attribuâtes à un dessein premedité, dont la connoissance vous fit tenir roide sur les propositions que vous fit en même tems cet Intendant, qui faisoit semblant que tout ce qu'il disoit étoit de lui-même, & sans en avoir l'ordre de son Maître. Mais vous jugeâtes de la nécessité qu'il avoit de s'accommoder avec vous par son invention, ce qui est d'un Prince prudent & bien avisé, puisque quand on ne s'arrête qu'aux apparences, c'est le moyen d'être la duppe de tout ce qu'on fait.

Il auroit été à souhaiter que V. M. eut pû se trouver dans toutes ses Armées, comme elle faisoit dans celle de Flandres. Elle auroit vû de ses yeux de quelle maniere les choses se passoient, & auroit pesé toutes les entreprises avant que d'y donner son consentement. Mais comme la connoissance des lieux ne lui étoit qu'imparfaite aussi bien que les forces des Ennemis, il lui arriva un échec en Italie dont on ne peut accuser que la facilité du Cardinal Mazarin.

L'attache qu'il avoit toujours à son païs, nonobstant les biens & les honneurs qu'il possédoit en France, qui devoient pourtant le lui faire oublier, fit qu'il y chercha un parti pour la sœur de la Princesse de Conti & de la

Du-

Duchesse de Mercœur. Or tous ceux qui se presenterent ne lui étant pas agreables comme le Duc de Modene, il fit valoir cette Alliance à V. M. comme s'il n'y songeoit que pour attacher ce Prince à ses interêts. Ainsi il vous fit trouver bon de lui donner le commandement de votre Armée en ce païs-là, conjointement avec le Prince Thomas; & ces deux Generaux s'étant joints ils rompirent les mesures du Marquis de Caracene qui pretendoit surprendre Reggio, ce qui leur enfla tellement le courage qu'ils se crurent en état d'assiéger Pavie. Mais ils furent obligés de lever le siege, ce qui auroit interessé la gloire de V. M. si ce qui se passoit ailleurs, n'eût servi à reparer sa reputation. Car outre ce que vous aviez fait en Flandres, votre Armée de Catalogne conserva non seulement ses conquêtes; mais en fit encore de nouvelles; elle se saisit de Cap-daquiers, & étant entré dans le Campourda, elle mit tout sous contribution jusques à Gironne.

La faute que votre Ministre avoit faite en Italie, ne fut pas la seule dont on puisse accuser son Ministère. Il s'étoit mis en tête une maxime que personne n'approuvoit que lui, & que V. M. souffroit, parce qu'elle avoit la complaisance de lui témoigner une grande confiance. Presque dans toutes les affaires il employoit deux hommes au lieu d'un, ce qui étoit une source de jalousie intarissable entre eux, & qui ne pouvoit produire qu'un mé-

D 6

chant

effet; car deux personnes avec une pareille autorité se regardent comme deux ennemis, quoi qu'ils n'en fassent pas le semblant. Ainsi s'ils peuvent se mordre ils n'en manqueront jamais l'occasion, & ne sont jamais si aises que quand leur compagnon fait quelque faute: ils s'apostent même des gens l'un à l'autre pour se faire tomber dans le précipice, ce qui est bien éloigné de se redresser, comme il est nécessaire pour le bien de vôtre Etat.

V. M. est bien éloignée de cette maxime; & comme elle fait que le Gouvernement le plus parfait est celui qui approche le plus près de la conduite de Dieu, elle laisse une autorité absolue à ceux qui agissent sous ses ordres. C'est assés qu'ils lui rendent compte de ce qu'ils font, mais elle ne les met point en compromis les uns avec les autres, dont aussi elle n'en seroit que beaucoup plus mal servie. Car si ceux qui ont droit de faire une chose ne le font avec toute l'autorité de leur maître, ils sont mal obeis; outre que si deux personnes ont droit de commander la même chose, l'un de fait d'ordinaire ce que l'autre entreprend. La différence des sentimens produit cet effet, aussi bien que la jalousie; d'où il faut conclure qu'un Etat est mal gouverné quand il y a ainsi tant de maîtres. Aussi voyons-nous que le Gouvernement Monarchique est censé le plus parfait, & que dans les Républiques celles-là passent pour les mieux policées où il n'y a point tant de cahos ni de confusion.

Quoi

Quoi qu'il en soit ce desordre regnoit & dans vos finances & dans vos armées. Vous avez vû qu'en Italie vous y aviez deux Généraux. Ce fut la même chose cette année en Flandres où le Cardinal Mazarin prit encore plaisir d'assembler deux hommes dont les mœurs & les inclinations étoient opposées. Ce fut le Vicomte de Turenne & le Maréchal de la Ferté, qui n'avoient jamais été trop d'accord ensemble, & qui encore tout nouvellement avoient eu sujet de querelle. Car le Maréchal avoit retiré des mains de l'autre un prisonnier de guerre sous prétexte de le vouloir échanger avec un de ses gens qui étoit tombé entre les mains des ennemis. Mais ç'avoit été pour le faire pendre en représailles de ce qu'ils avoient fait mourir un Lorrain qui s'étoit attaché au service de V. M. Il avoit eu raison de le faire, & personne n'en sauroit disconvenir, puisque sans cela il n'y auroit pas eu un seul homme de ce pais qui eut voulu prendre les armes en vôtre faveur. Mais V. M. m'avouera que le Vicomte de Turenne avoit lieu de se plaindre de ce qu'il avoit abusé de sa crédulité, & que quoi qu'il y allât de vôtre service, il n'y a point de plaisir d'être l'instrument de la perte d'un malheureux.

Ces deux Généraux dont l'armée étoit de trente mille hommes, cherchant à l'occuper glorieusement ne trouverent point de conquête plus illustre que celle de Valenciennes. Chacun prit son quartier, l'un d'un côté l'autre

D 7

de

de l'autre ; & V. M. attendoit à toute heure des nouvelles de sa reduction quand elle apprit que Dom Juan d'Autriche , qui étoit venu prendre la place de l'Archiduc , marchoit au secours avec le Prince de Condé. Le Vicomte de Turenne qui étoit accoutumé à prendre ses precautions le fit encore si bien cette fois là , que Dom Juan crût que pour réussir dans son entreprise , il devoit attaquer le quartier du Maréchal de la Ferté. Turenne qui faisoit dépense en espions le sût , & le fit savoir à ce Maréchal à qui il offrit du renfort , afin qu'il put repousser les ennemis. Mais sa jalousie ne lui permit pas de l'accepter. Ainsi Dom Juan l'ayant pris , non pas au depourvû , mais d'une maniere fort avantageuse pour lui , il deffit son quartier & le prit prisonnier lui même. Il voulut ensuite passer à celui du Vicomte de Turenne , mais il le reçût en si bon ordre qu'il vit bien qu'il avoit affaire à un autre homme qu'au Maréchal. Turenne se retira au Quefnoi où il attendit les fuyards pendant deux jours , & ayant tenu là bonne contenance Dom Juan n'ôsa entreprendre de lui livrer combat , il aima mieux aller attaquer la Ville de Condé que le Vicomte de Turenne ne pût secourir ; mais pour en diminuer la perte il se rendit maître de la Capelle que V. M. n'avoit pas trouvé l'occasion de reprendre , depuis qu'elle l'avoit perdu.

Un autre qui auroit eu moins de courage que V. M. auroit été toute étourdie du malheu-

reux

reux succès de ce siege. Elle en auroit fait aussi tomber sa colere sur le prisonnier , mais elle parut ferme non-seulement dans ce revers de fortune , mais elle prit encore soin elle-même de justifier la conduite du Maréchal dont elle paya la rançon ; car elle a toujours été bien-faisante envers ceux qui lui rendent service , & les malheurs qui leur arrivent ne servent qu'à lui donner plus de consideration pour eux.

La fortune ne vous traita pas si mal en Italie cette année-ci , qu'elle avoit fait l'autre. Votre armée , sous le commandement des Ducs de Mercoeur & de Modene , y prit la Ville de Valence à la veüe des troupes Espagnoles , qui n'osèrent lui livrer combat en Catalogne. Vous soutintes pareillement l'honneur que vos armes y avoient acquis , de sorte que l'éclat de votre Couronne commençant à offusquer celle d'Espagne chacun à l'envi rechercha votre alliance.

En effet vous n'oubliez rien de ce qui pouvoit vous attirer de la consideration , & les Suisses vos anciens Alliés étant desunis entr'eux vous terminates heureusement leurs differens par votre mediation. Car V. M. fait qu'il ne se doit rien passer dans l'Europe dont elle ne prenne connoissance , & que les grands Princes comme elle , doivent interposer leur autorité à ce que personne ne prenne les armes que de leur consentement.

Vous receutes aussi dans vos Etats la Reine de Suede , qui avoit abdiqué sa Couronne en

fa-

faveur de son cousin germain. Elle fut extrêmement contente de la reception que vous lui fîtes. Mais vous n'eutes pas lieu de l'être de son procédé; car elle fit assassiner dans une de vos maisons Royales un de ses principaux officiers, qui lui avoit donné quelque sujet de mécontentement, & comme on s'ingere de penetrer dans les choses qu'on ne fait pas, on crut qu'il y avoit du mystere entr'eux & que l'indiscretion de ce Gentilhomme lui avoit attiré son malheur. Des discours si fort au desavantage de cette Princesse joint au peu de satisfaction qu'elle savoit que vous aviez de ce qui étoit arrivé la porta à partir plutôt qu'elle n'eut fait. Elle s'en fut à Rome qu'elle avoit choisi pour le lieu de sa retraite, & y ayant fait son abjuration, elle apprit dans une vie privée qu'il y a mille degouts à quoi on ne s'attend pas quand on n'en a jamais goûté.

V. M. eut en ce tems-là une affaire aussi delicate qu'elle en ait eue depuis qu'elle est montée sur le Trône. Je veux parler de celle des Jansenistes, Secte d'autant plus dangereuse qu'elle se couvre du manteau de la pieté. Elle fut condamnée à Rome & vous crûtes après cela que vous ne la deviez pas souffrir dans vos Etats, ainsi vous en fîtes sortir ceux qui ne voulurent pas souscrire aux decrets du S. Pere. Mais comme leur brigade étoit forte, ils ne laisserent pas quoi qu'absens d'y entretenir intelligence. Tout Paris se trouva rempli de leurs écrits, & l'on y couroit avec tant

d'avi-

d'avidité qu'on eut dit que Rome s'étoit méprise en les condamnant. Leur maniere de vie imposoit encore beaucoup en leur faveur car ils ne faisoient rien en apparence qui ne tendit à la perfection, & tout ce qu'on pouvoit trouver à redire en la doctrine qu'ils enseignoient, c'est qu'ils faisoient les portes du Paradis trop étroites. Enfin il étoit dangereux de les écouter, car leurs parolles n'étoient que miel pour les ames les plus purifiées, & il n'y avoit que celles qui avoient peine à revenir de leurs égaremens qu'elles jettoient dans le desespoir. Mais V. M. croyant que ce n'étoit point à elle à approfondir ces sortes de choses, s'en tint au Decret du Pape, & ordonna à la Sorbonne de refuter les écrits qui paroissoient. Elle y donna tous ses soins. Cependant quelques docteurs ayant refusé de se soumettre au sentiment des autres qui étoit conforme à ce qui avoit été arrêté à Rome, cette Faculté les exclut de son College, ce que V. M. approuva parce que c'étoit le moyen d'éviter le schisme qui étoit tout prêt à s'élever.

En effet un Roi prudent & sage doit couper le cours à toutes sortes de nouveautés, & principalement en matiere de religion, dont les suites sont toujours de plus grande consequence que dans tout le reste. Sans cela il n'y auroit point de seureté ni pour l'Etat ni pour les consciences; & il ne dependroit que d'un faux devot de faire une Religion à sa

mode,

mode, dont il ne manqueroit pas d'avoir des approbateurs, pourvû qu'il portât les choses à l'excès; car l'esprit de l'homme est fait d'une maniere qu'il se sent épris d'un grand respect à la veue de celles qu'il s'imagine les plus parfaites, sans considerer que quand on les outre ainsi, elles n'ont nul rapport à la foiblesse humaine à laquelle il faut s'accommoder.

V. M. entreprit bien-tôt après, le siege de Cambrai, mais quoi que ce fut avec sa prudence ordinaire dont il y avoit lieu d'esperer un bon succès, sa bonne conduite fut obligée de ceder à la fortune. L'entreprise dependoit de la deligence, & V. M. contoit que ses lignes seroient faites avant que ses Ennemis qui étoient éloignés en fussent avertis; mais par malheur il prit envie au Prince de Condé de faire la revue de ses troupes le lendemain que les vôtres s'étoient campées devant la place, tellement que se trouvant à cheval lors que la nouvelle lui en arriva, il marcha à l'heure même & prit si bien son tems qu'il passa au travers de votre armée sans être reconnu. Il vous fallut lever le siege après cela mais comme vous cherchiez à reparer cet affront par quelque entreprise de grand éclat vous fûtes assieger Montmedi.

Les Ennemis qui étoient tous fiers de ce qui vous étoit arrivé à Cambrai se flatterent qu'ils vous feroient recevoir le même échec devant l'autre. Le Prince de Condé qui étoit
leur

leur Heros fut prié d'en prendre le soin, mais le Vicomte de Turenne qui l'observoit ayant marché jour & nuit avec une partie des troupes qu'il commandoit, le Maréchal de la Ferte que vous aviez chargé de cette expedition se trouva en si bonne posture, que quoi que ses lignes ne fussent pas encore achevées, le Prince de Condé n'osa entreprendre de l'attaquer. Vous reduisites ainsi cette forte place sous votre obéissance, pendant que le Vicomte de Turenne fut rejoindre son armée après le depart du Prince de Condé, qui, tout grand Capitaine qu'il étoit, ne put encore l'empêcher de prendre S. Venant.

Comme il vit cela il mit le siege lui-même devant Ardres conjointement avec Dom Juan d'Autriche, esperant où que le Vicomte de Turenne se deporteroit de son entreprise, ou qu'il lui laisseroit achever la sienne sans le troubler. Il paroissoit même qu'il en viendroit plutôt à bout que lui, à cause que S. Venant étoit defendu par une bonne garnison, & qu'au contraire il n'y avoit presque personne dans Ardres; mais le Vicomte de Turenne qui sçavoit qu'une des plus belles parties d'un general est de ne pas perdre un moment de tems, usa d'une si grande diligence qu'il obligea les Ennemis de Capituler deux jours plutôt que le Prince de Condé ne croyoit. Il marcha en même tems contre lui dont le Prince ayant nouvelle il pensa se desesperer, parce que s'il lui eut seulement donné
qua-

quatre heures davantage il se rendroit maître d'Ardres. En effet il venoit de faire joüer un fourneau qui avoit fait tout l'effet qu'il pouvoit desirer ; desorte qu'il n'y avoit point d'apparence que le Gouverneur put tenir davantage ; mais apprenant que le secours étoit si proche il ne voulut point capituler. Mr. le Prince qui ne se voyoit pas si fort que le Vicomte de Turenne prit le parti de lever le siege cependant ce fut pour faire l'éloge lui-même du Vicomte de Turenne , dont la diligence lui avoit fait manquer le secours de Montmedi & la prise d'Ardres.

C'est aussi une chose si nécessaire à un General de ne pas perdre un moment de tems , que quand cette qualité lui manque , il ne peut jamais esperer d'être bon Capitaine ; car à la Guerre tout depend quelque fois d'un instant , & qui ne sçait pass'en servir ne merite pas d'avoir grande estime.

Le Vicomte de Turenne ne borna pas sa Campagne à ce qu'il avoit fait , il s'empara encore de la Motte aux bois & de plusieurs forts sur le Canal de Bourbourg , après quoi il se rendit maître de Mardik.

Ce qui se passa en Catalogne ne meriteroit pas d'être rapporté si ce n'est qu'il est bon de faire voir que si V. M. n'y fit pas de plus grandes conquêtes , c'est qu'elle crut assés faire de conserver celles qu'elle avoit faites de ce côté-là. Ce pais qui est separé du Roussillon & de la Cerdagne par une chaine de Montagnes

d'une

d'une prodigieuse hauteur , & dont les avenues sont si étroites qu'à peine y peut-il passer deux hommes de front , semble être fait pour un autre Souverain , & que c'est vouloir forcer la nature de se réünir sous une même domination. Ainsi V. M. se contentant des bornes que Dieu semble avoir mises pour la separation de vötre Etat & de celui du Roi d'Espagne , vous vous résolutes de n'entrer dans le sien que pour lui faire voir que vous aviez des troupes suffisantes pour garder le vötre. Ainsi tout se passa en quelques escarmouches legeres , & ce fut presque toujours la même chose jusques à la Paix.

Aussi le Prince de Conti, qui commandoit en ce pais-là l'année precedente , voyant qu'il n'y avoit pas grand honneur à aquerir pour lui , demanda à V. M. d'aller remplir la place du Prince Thomas qui étoit mort. Vous le lui accordâtes , mais il auroit mieux vullu qu'il fut demeuré en Roussillon , puis qu'il ne passa en Italie que pour lever le siege d'Alexandrie de la Paille , qu'il avoit entrepris conjointement avec le Duc de Modene.

Si V. M. veut sçavoir pourquoi il éprouvoit plus souvent en ce pais-là des revers de fortune qu'en pas un autre , il me fera aisé de lui en rendre raison : c'est que les Espagnols regardent le Milanés comme une chose de la derniere consequence pour eux , & dont la perte entraineroit celle de tous les autres Etats qu'ils possèdent en ce pais-là. Ainsi toutes les

fois

fois qu'on l'attaque ils font tous les efforts imaginables pour le secourir. D'ailleurs les vœux des Princes d'Italie ne sont pas d'ordinaire pour vous, quand vous y portés vos armes; ils sont ravis d'avoir votre protection, mais ils n'aimeroient pas votre voisinage; d'où je conclus que le moins que vous pourrez troubler leur repos sera toujours le meilleur pour vous. Il vous doit suffire d'avoir une porte pour les secourir en cas de besoin, & pourvu que vous ne souffriez pas qu'aucune Puissance, & l'Espagne sur tout, y fassent aucune entreprise, vous y serez toujours en grande reputation. Tout ce qui me semble donc que vous devez faire en ce pais-là est d'entretenir l'Alliance que vous avez avec le Duc de Savoye, dont la bonne intelligence vous est non seulement nécessaire pour la conservation de Casal, mais encore pour celle de Pignerol. Celles des autres Princes vous est inutile & même vous pourroit être desavantageuse, on ce que cela faisant croire aux autres que vous auriez de grands desseins sur leur liberté, ils seroient capables de se liguier contre vous. Je sçais bien que dans l'éclat où se trouve aujourd'hui V. M. la ligue des Princes d'Italie contr'elle ne tourneroit qu'à leur confusion, si elle n'étoit soutenüe des forces de tout l'Europe, mais il faut prendre garde qu'ils ne servissent de trompettes aux autres Puissances qui portent assez de jalousie à V. M. pour chercher à troubler sa prospérité. D'ail-

leurs

leurs vous devez fuir tout ce qui peut allarmer les Suisses dont vous avez plus affaire que vous ne pensez, car s'ils retiroient les troupes qu'ils vous donnent, ce seroit vous priver d'un secours dont vous ne sçauriez vous passer. J'ajouterai à cela que dans une pareille revolution le Duc de Savoye vous pourroit échaper, & que par sa defection vos frontrires qui ne sont point fortifiées de ce côté-là auroient beaucoup à souffrir.

Je sçais bien que quand il s'agit de faire la Guerre on examine non seulement les moyens qu'on peut avoir pour y réüssir, mais encore qu'elle en sera la suite & la conclusion. Je fais par conséquent que ces Princes sont trop avisés pour se declarer contre V. M. dont ils peuvent uniquement esperer du secours dans leur oppression, & contre qui ils ne sauroient armer que des Puissances qui leur doivent être extrêmement suspectes. En effet à quelque branche qu'ils se puissent adresser de la Maison d'Autriche, ils en ont à craindre également. Si celle d'Allemagne pretend qu'ils sont feudataires de l'Empire dont les rênes qu'elle tient lui donne lieu de leur commander, celle d'Espagne a sur eux le droit de bienveillance, qui n'est pas moins puissant que tous les autres. Ainsi de quelque côté qu'ils se tournent ils trouveront bien mieux leur compte à entretenir l'amitié de V. M. que de s'adresser ailleurs, mais il faut qu'elle y corresponde de sa part, parce quand on se voit meprisé, le

ref-

ressentiment qu'on en a ne permet pas toujours qu'on fasse reflexion à ce que l'on devroit faire, & le desir qu'on a de se venger est quelquefois si fort imprimé dans le cœur qu'on l'achete souvent à ses depens.

Parmi tant d'occupations importantes que V. M. avoit de tous côtés, son esprit n'étoit pas moins tendu pour tout ce qui pouvoit procurer le bien & le repos de ses sujets. Il n'y eut point d'année qu'elle ne fit de belles ordonnances, parmi lesquelles je ne dois pas oublier celle faisant deffenses aux pages & aux laquais de porter des épées. Et vous ordonnâtes qu'on y tint la main si exactement que les desordres qui en arrivoient tous les jours commencerent à cesser. Vos peuples vous eurent aussi l'obligation de les delivrer de l'importunité des pauvres, dont la multitude étoit si grande par la faineantise de la plûpart qui aimoient mieux mandier que de travailler, que l'on n'étoit en repos en aucun endroit. Les ruës en étoient toutes couvertes, aussi bien que les Eglises, où l'on ne pouvoit faire ses prieres qu'on n'en fut interrompu à tous momens. Vous les fites enfermer dans l'Hospital General, & l'ordonnance qui en fut publiée fit entendre les sourds, parler les muets, guerir les estropiés, & fit un si grand nombre de miracles que jamais on n'en vit en si grande quantité; car l'abus étoit si grand que ces faineans se mettoient aux passages sur un tas de paille, où leurs membres paroissoient tout

tout disloqués pour donner plus de compassion, mais quand ils virent qu'on les alloit enfermer, ils se trouverent sains & droits, & travaillerent comme les autres.

L'Alliance que V. M. avoit faite avec les Anglois vous donna moyen l'année suivante de vous servir de leurs vaisseaux pour attaquer Dunkerque, & l'ayant investi par mer & par terre, Dom Juan d'Autriche y accoutut pour le secourir avec le Prince de Condé. Leur Armée étoit grossie d'un nouveau Rebelle que V. M. avoit néanmoins comblé de graces, mais comme il pretendoit avoir lieu de se plaindre de vôtre Ministre il se couvrit de ce pretexte pour lui manquer de foi; c'étoit le Maréchal d'Hocquincout qui tâcha de faire declarer la Ville de Peronne dont il étoit Gouverneur en faveur du parti où il se jettoit; mais la fidelité de son fils jointe à celle des Habitans conserva cette place à V. M.

L'importance de Dunkerque obligea les Ennemis de tout hazarder devant que de le laisser perdre, ainsi étant venus reconnoître les lignes, le Vicomte de Turenne en sortit pour leur livrer combat. Les troupes de V. M. y soutinrent l'esperance que vous aviez conceue de leur valeur, & ayant battu l'armée Ennemie la Ville se rendit à vôtre General. Vous y vintes vous-même pour la remettre entre les mains des Anglois, à qui elle devoit appartenir suivant le traité que vous aviez fait avec eux; car pour empêcher qu'ils ne se

joignissent avec vos Ennemis il vous avoit fallu en passer par là, nonobstant qu'il vous fut facheux de voir tomber une si belle Ville & si importante entre les mains d'un autre que de vous. Vous vous contentates d'y faire executer une condition qui étoit avantageuse aux Catholiques, & par laquelle ils devoient jouir de la liberté de conscience, au prejudice de ce que les Anglois pratiquent dans leurs autres Etats. Mais la nécessité qui vous avoit obligé de les en mettre en possession les obligea de même à vous accorder une demande si juste.

La deffaitte des Ennemis vous ouvrit les portes à de plus grandes conquêtes; Gravelines, Bergues, Furnes, Dixmudes, Menin, Oudenarde, Ypres, & quelques autres places reconnurent votre domination; mais la joye qu'on en eut ne fut qu'imparfaite, par la crainte qu'on eut de vous perdre; car ce fut en ce tems-là que vous futes si malade à Calais qu'on crut que vous n'en pouviez jamais réchapper. Il falloit voir la tristesse où étoit toute votre Cour, & toute votre armée, chacun étoit dans une consternation qui ne se peut exprimer, il n'y eut que vous qui parutes toujours le même, & qui tâchates de consoler la Reine votre Mere & le Cardinal Mazarin qui se desespoient au chevet de votre lit. Enfin vous futes abandonné des medecins & l'on fut obligé d'avoir recours au vin Emetique qui n'étoit pas encore en usage en

ce tems-là, mais qui vous étoit ordonné par un homme qu'on avoit fait venir exprés d'Abbeville, sur la reputation qu'il avoit d'avoir fait des belles cures. On vous crû alors si bien perdu qu'il y eut deux ou trois de vos courtisans qui furent faire compliment à Mr. votre Frere sur la belle succession qui lui venoit. En effet on avoit déjà tiré les rideaux de votre lit, & on vous croyoit si bien mort que vos Aumôniers étoient tout prêts de commencer *le de Profundis*. Mais vous donnâtes dans cet instant quelques marques de vie, ce qui faisant voir qu'on étoit trompé, on vous donna le vin Emetique, que vous ne voulutes prendre qu'après avoir demandé au Cardinal Mazarin si son sentiment étoit qu'il pût vous guerir.

Il vous dit qu'il le falloit esperer, ce qui vous arma d'une telle resolution que vous le prîtes tout d'une halaine, & sans faire la moindre grimace. Ce même jour vous eutes une crise qui fit bien esperer; & en effet on commença à s'appercevoir de quelque changement, ce qui obligea l'homme entre les mains de qui vous étiez, de vous en donner une nouvelle prise; elle acheva de vous tirer d'affaire, & la jeunesse où étoit V. M. étant d'un grand secours dans toutes sortes de maux, vous recouvâtes si parfaitement votre santé, qu'un mois après l'on ne pouvoit s'appercevoir si vous aviez été malade.

La perte qu'on avoit pensé faire de votre

personne sacrée, fit naître l'envie à la Reine votre Mere de vous marier. Son inclination aussi bien que la vôtre étoit du côté de l'Infante d'Espagne, dont l'alliance eut produit la Paix generale, & donné d'ailleurs à V. M. une Princesse d'une vertu exemplaire, & dont la beauté n'étoit pas à mépriser; mais les Espagnols qui craignoient que cette alliance ne les jettât un jour sous votre domination, parce qu'elle étoit heritiere presomptive de leurs Etats, y faisoient paroître une aversion si épouvantable, que vous futes obligé de jeter les yeux sur la Princesse de Savoye.

V. M. s'achemina à Lion, dans le dessein de la voir elle-même, & de terminer cette affaire. La Duchesse de Savoye vous y vint trouver avec sa fille, & vous futes si content de cette Princesse, que la Duchesse sa mere fut éprise d'une joye indicible, voyant qu'il ne lui pouvoit arriver un plus grand bonheur. Tout vos Courtisans, croyant déjà pareillement que c'étoit une affaire faite, commencerent à regarder cette Princesse comme celle que le Ciel destinoit à être leur Reine. Mais les Espagnols prevoyant que si cela arrivoit toute la Flandre alloit tomber sous la puissance de V. M. & qu'après cette conquête elle voudroit encore les obliger à lui restituer la Navarre qu'ils lui retenoient injustement, ils envoyerent Pimentel à Lion, avec pouvoir de rompre ce Mariage, & de proposer celui de l'Infante.

V. M.

V. M. en fit part en même tems à la Princesse, à qui elle tâcha de persuader que l'inclination qu'elle avoit pour elle la rendoit moins sensible, qu'elle n'auroit été dans un autre tems à cette nouvelle. Mais comme ces parolles, quelque sinceres qu'elles fussent, n'étoient pas capables de la consoler, elle s'en retourna à Turin bien affligée de la fortune qu'elle manquoit.

De Lionne s'étant abouché avec Pimentel ébaucha le traité de Paix, dont le Cardinal Mazarin voulant avoir tout l'honneur, il se rendit sur la frontiere d'Espagne où Sa Majesté Catholique envoya de son côté Dom Louïs de Haro son premier Ministre. Il tinrent leurs conferences dans l'Isle des Faisans, sur la Riviere de Bidassoa qui separe vos Etats d'avec ceux du Roi d'Espagne, & y étant convenus de tout ce que de Lionne & Pimentel avoient laissé à faire, vous envoyâtes le Maréchal de Grammont à Madrid pour demander l'Infante à son pere. Cette ceremonie s'étant faite, avec toutes celles qui devoient preceder votre mariage, vous vous rendites à Bayonne avec une Cour superbe, après avoir puni les habitans de Marseille, qui prenoient si mal leur tems, qu'ils choisissent celui où vous étiez à la veille d'avoir la paix, pour se revolter. Vous épousâtes là cette Princesse, & pardonâtes au Prince de Condé à qui vous rendites les Charges & les Gouvernemens qu'il avoit avant sa revolte. La plupart de vos conquêtes

E. 3

vous

vous demeurèrent par ce traité, mais vous deviez rendre la Lorraine, à l'exception d'un chemin qui vous devoit demeurer en Souveraineté pour aller en Alsace, & du Duché de Bar qui vous devoit appartenir pareillement.

A l'égard de la crainte des Espagnols dont il a été parlé ci-dessus, vous y remediâtes dans la meilleure forme qu'on se pût aviser de part & d'autre. Vous renonçâtes à la succession d'Espagne en termes formels, & avec toutes les clauses que cette Couronne voulut exiger. Ainsi la paix ayant été rendue à vos sujets, après une si longue guerre, vous ne songeâtes qu'à les en faire jouir & à en jouir vous-même.

CHAPITRE III.

Contenant ce qui s'est passé depuis la Paix des Pyrénées jusques au Traité d'Aix la Chapelle.

DEvant que V. M. s'en revint à Paris elle s'arrêta à Fontaine-bleau pour donner le tems aux Habitans de cette grande Ville de se preparer à la recevoir. L'entrée qu'ils lui firent fut si superbe & si magnifique que de mémoire d'hommes on n'a rien vu de pareil. V. M. s'arrêta à l'entrée du Fauxbourg St. Anthoine, où on lui avoit élevé un Trône d'une si grande beauté, qu'il étoit digne de

VOUS

vous & de la Reine Vôtre épouse. Vous y receutes les complimens des Cours Souveraines & du Corps de Ville; après quoi vous vous rendîtes au Louvre, précédé de votre Noblesse, au milieu d'un si grand concours de Peuple, qu'il sembloit que toute la France fut accourue là pour vous admirer.

Parmi tous ces sujets de contentement vous vous appliquâtes à votre ordinaire au Gouvernement de votre Etat, & vos soins s'étendant aussi bien sur vos Alliés que sur vos peuples, vous assoupites un gros different qui s'étoit élevé entre les Couronnes du Nord, & qui avoit déjà produit une guerre cruelle. Toute l'Europe étoit même prête d'y entrer, tant il est vrai qu'il ne faut qu'une étincelle pour causer un grand embrasement. Mais y ayant remedié par votre prudence, vous vous trouvâtes toujours de plus en plus en état de jouir du repos que vous vous étiez acquis par votre vertu.

Je n'avois point encore l'honneur d'être connu particulièrement de V. M. quoi qu'à la mort de Mr. le Roi, premier Commis de Mr. le Tellier Secrétaire d'Etat de la Guerre, il m'en eut fait faire la charge pour la conserver à Mr. de Villacerf son parent & le mien, qui n'étoit pas encore en âge de l'exercer. Depuis cela j'étois entré au service de Mr. le Cardinal Mazarin, chez qui j'avois eu l'honneur de parler à V. M., mais comme ce n'étoit qu'en passant, & pour repondre aux demandes

E 4

qu'el-

qu'elle me faisoit , je courois risque de lui être long-tems inconnu , si Mr. le Cardinal qui se sentoit mourir tous les jours , ne lui eut dit que j'étois homme fort entendu dans les Finances , & capable de redresser les malversations qui s'y faisoient .

Deux choses lui firent dire ce bien là de moi à V. M. ; l'une l'abus qui s'y commettoit effectivement , l'autre le bon ordre que j'avois apporté dans ses affaires dont il me laissoit le soin. Je ne fais si je ne devois point encore en mettre deux autres en ligne de compte ; l'une la haine qu'il portoit à Mr. Fouquet Surintendant des Finances , avec qui il avoit eu quelques paroles il n'y avoit que fort peu de jours , & qui s'en faisoit beaucoup accroire , à cause qu'il étoit d'ailleurs Procureur General du Parlement ; l'autre qu'il se voyoit sur le bord de sa fosse , ce qui lui faisoit songer à quitter le monde , & ses grandeurs. Quoi qu'il en soit V. M. voulut que j'eusse quelques conférences particulières avec elle où je fus si heureux que de la contenter. Cela fut cause qu'elle me dit que j'eusse à lui dresser des mémoires bien étendus de tout ce que j'avois eu l'honneur de l'entretenir , & que je fis dès le lendemain dont elle se montra fort contente.

Cependant le Duc de Lorraine qui se plaignoit qu'il avoit été sacrifié dans le traité vint à Paris , où il mit tout en usage pour tâcher de le faire reformer à son égard. Mais après tout ce qu'il avoit fait , tant du vivant du feu
Roi

Roi vôtre pere , que sous le regne de V. M. pour raison de quoi il avoit été depouillé de ses Etats , il n'y avoit gueres d'apparence qu'il réussit. En effet vous jugeâtes avec beaucoup de fondement , par ce qui étoit arrivé par le passé , qu'il n'y avoit point d'assurance à prendre en sa parole pour l'avenir. Ainsi vous rejetâtes tout ce qu'il vous proposoit & lui signifîâtes qu'il falloit qu'il s'en tint à ce qui avoit été arrêté. Comme il vit cela il prit le Cardinal par son foible : il lui fit proposer le mariage d'une de ses nièces , ou avec lui , ou avec le Prince Charles son neveu , fils du Prince François , seignant qu'il n'étoit pas encore bien déterminé s'il se remarieroit ou non ; car la Duchesse Nicolle étoit morte à ce coup là , & il pouvoit faire un mariage plus solide que celui qu'il avoit fait de son vivant avec la Princesse de Cantecroix. L'avantage que vôtre Ministre y trouvoit lui fit oublier les intérêts de V. M. en quoi néanmoins il étoit extrêmement blâmable , puisque celui sur qui un Prince se repose de ses affaires les doit toujours préférer à tout ce qui lui peut être proposé pour son bien particulier. J'ai l'avantage d'avoir mis cette regle en pratique , & dans peu j'en citerai un exemple à V. M. où elle verra que le mariage avantageux qu'on me proposoit pour mon fils aîné , bien loin de m'ébranler ne me tenta point , parce que je crus qu'il y alloit du service de Vôtre Majesté.

Le Duc connoissant qu'il avoit mis par son
E. 5. adresse:

adressé ses affaires en bon chemin, fit l'aimoureux lui même, sur ce qu'il vit que le Cardinal avoit plus d'inclination pour lui que pour son neveu; car il croyoit par là gagner du tems, & qu'il auroit celui de mettre quelque nouvelle invention en pratique. A cette feinte il en ajoûta une autre pour trainer le mariage proposé en plus grande longueur. Il fit le malade; mais cette feinte maladie ne l'empêchant pas de poursuivre le succès de son affaire, il fit agir le Duc de Guise qu'il trompa le premier, afin que la bonne foi, qui est d'ordinaire le soutien d'une negociation, le fit agir vigoureusement pour ses interêts.

Le Duc de Guise, qui effectivement étoit un Prince plein de droiture, & dont l'ame grande & genereuse ne lui auroit pas permis de servir d'instrument pour tromper personne, ce Duc, dis-je, le croyant de bonne foi, agit pour lui avec toute la chaleur qu'il pouvoit esperer d'un Prince de son sang; & comme le Cardinal le connoissoit incapable de tromperie, il y prit tant de confiance qu'il signa un traité au nom de V. M. bien plus avantageux pour le Duc de Lorraine que celui qui avoit été fait dans l'Isle des Faisans. Après cela il s'attendoit de voir sa Niece Duchesse de Lorraine, soit qu'elle épousât le Duc, ou le Prince Charles; mais ce Prince, qui faisoit gloire de ne jamais tenir ce qu'il promettoit, ayant ainsi obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, désavoua le Duc de Guise
qui

qui avoit promis qu'il épouserait sa Niece incessamment après le traité.

On trouvera peut-être étrange que ce Ministre, qui avoit beaucoup de finesse en partage, ne lui eût pas faite ratifier auparavant ce que le Duc de Guise lui promettoit de sa part. Mais il est bon de sçavoir qu'il ne vouloit pas que V. M. fût que c'étoit là le prix avec lequel le Duc devoit payer le relachement qu'il avoit en sa faveur. Ainsi pour vouloir être trop fin il se trouva duppé; ce qui nous fait voir qu'il ne faut jamais prendre de confiance à des gens d'un certain caractère, & que d'ailleurs l'excès de finesse est quelquefois plus nuisible que si l'on en avoit moins.

Il y a apparence que le Cardinal qui étoit Italien, & qui par conséquent aimoit la vengeance, comme sont tous ceux de cette nation, ne le lui pardonneroit pas. Il étoit impossible effectivement dans le poste où il étoit, qu'il n'en trouvât quelque occasion favorable. Mais étant venu à s'alliter, il lui fallut songer à des choses de plus grande conséquence, qui étoit de rendre compte à Dieu. Comme il étoit accoutumé que chacun lui rendit le sien sans jamais en rendre à personne, ce compte l'embarrassa à un point qu'il eut des convulsions extraordinaires; cependant croyant qu'en l'état où il se trouvoit, il ne risqueroit rien quand il diroit la vérité, il s'accusa d'avoir volé V. M. & le Peuple. Mr. Joli Curé de S. Nicolas des Champs, qui
E. 6. étoit

étoit son directeur, lui dit qu'il ne pouvoit lui donner l'absolution s'il ne restituoit; & comme tout riche qu'il étoit cela étoit au dessus de ses forces, & que d'ailleurs il avoit encore tant d'attache aux richesses qu'il ne pouvoit se résoudre à s'en dépouiller, il courroit risque de mourir sans la recevoir, si V. M. n'eut eu la bonté de lui faire don de ce qu'il pouvoit vous avoir pris. Mr. Joli se contenta de la declaration que V. M. en faisoit, & cela lui ayant remis l'esprit, il mourut plus tranquillement qu'il n'auroit fait sans cela.

V. M. dès le soir même me fit venir dans son Cabinet où elle s'informa de moi, s'il n'avoit point caché quelques effets, & le lieu où ils pouvoient être. Je lui dis tout ce que j'en sçavois, & elle s'empara de quantité de richesses, & en laissa néanmoins de si grandes à sa niece Hortense qu'il avoit faite son heritiere, à condition que son mari porteroit le nom & les armes de Mazarin, que cela donna de la jalousie à tous les Princes du sang. Mais V. M. qui avoit toujours eu tant de bonté pour lui, la lui continua encore après sa mort, sans vouloir qu'on touchât en aucune façon à sa succession.

Toute la France cependant eut les yeux tournés sur V. M. pour voir comme vous vous conduiriez dans ces commencemens, où vous étiez abandonné à votre propre conduite. Car quoi qu'auparavant vous eussiez fait

connoître à mille choses que vous seriez un jour un grand Roi, la mauvaise éducation que vous aviez eue, joint à ce que vous aviez toujours été pour ainsi dire sous la ferrule de ce Ministre, faisoit douter si vous vous étiez conduit par vos propres mouvemens, ou si vous n'aviez point suivi ceux d'autrui. D'ailleurs comme la vivacité de votre Nation, ne nous donne pas beaucoup d'estime pour ce qui nous paroît sombre & endormi, il y en avoit beaucoup qui prenoient pour un deffaut cet air de sagesse que vous avez toujours eu dans toutes vos actions. On ne pouvoit croire qu'un Prince de votre âge dût être si sage, sur tout dans une Cour où il y avoit un nombre infini d'étourdis, & qui disent tout ce qu'ils pensent sans y faire la moindre reflexion.

Mais je jugeai tout autrement de V. M. dans les premieres conferences que j'eus l'honneur d'avoir avec elle; & elle y pesoit si bien toutes choses que je fus persuadé que les avantages d'un bon naturel l'emportent sur une mechante éducation. Tous vos Sujets ne tarderent gueres à être de mon sentiment, sur tous quand ils virent que vous sçaviez si bien faire le Roi, qu'autant qu'ils avoient pris de liberté sous le Ministère du Cardinal Mazarin, autant les obligiez vous à vous porter le respect qui vous étoit dû. Les reponses justes & à propos que vous fites aussi aux Ambassadeurs qui residoient auprès de vous.

donnerent une grande opinion de votre sagesse, si bien que dans moins de rien, les étrangers, aussi bien que les François, furent desabusés de certains discours qui s'étoient tenus à votre desavantage. Car il ne faut que la moindre apparence pour faire médire d'un Prince qui est sur le Trône, au lieu qu'il faut un amas d'évenemens considerables & d'actions pleines de conduite, pour le mettre en reputation. Ce qui leur doit apprendre qu'ils ne doivent jamais rien faire que de bien à propos, puisque chacun ayant les yeux tournés sur eux, ce n'est que pour leur rendre justice, selon que leurs actions seront bonnes ou mauvaises.

Mais V. M. n'avoit rien à apprehender de ce côté-là, & je dois rendre encore ce témoignage à la posterité, qu'elle fit une action digne de lui acquérir une gloire immortelle. Comme elle étoit élevée ainsi que j'ai dit ci-dessus avec les femmes, elle devint amoureuse de l'aînée des quatre nieces qui étoient encore à la Cour, & elle l'aima même si éperdument, que ceux qui n'avoient pas l'honneur de vous connoître crurent que cette passion seroit capable de vous faire oublier ce que vous vous deviez à vous même. Cette Niece la fomentoit même assez adroitement, & ne cherchoit qu'à vous enflammer encore davantage, par des detours artificieux, & qui sont assez en usage parmi les femmes habiles, & qui veulent profiter de leurs conquêtes.

quêtes. Mais bien loin de donner dans les panneaux qu'elle vous tendoit; vous consentîtes qu'on la mariât, & la vîtes partir d'un œil sec, nonobstant ses tendres reproches, & que votre cœur vous reprochât à vous même que vous vous étiez bien cruel, pendant que vous pouviez vous procurer une félicité qui est d'autant plus touchante, qu'on n'en croit point d'autre dans la vie, quand on se trouve dans l'état où vous étiez.

Cette victoire sur vous même fut suivie d'une autre sur le sujet de la même personne. Les douceurs qu'elle avoit goûtées à la Cour comme aussi peut être le souvenir de V. M. dont elle ne pouvoit se deffaire, lui ayant fait faire mechant menage avec son mari, elle revint bien-tôt en France. L'on croit, & beaucoup de gens sont de ce sentiment, qu'elle avoit de fortes esperances qu'un feu qui avoit été si ardent & si vif se rallumeroit facilement, ainsi elle cingloit vers la Cour à pleines voiles, quand V. M. en étant averti, lui envoya un courier pour lui ordonner de se retirer dans un Couvent.

Je ne prens pas garde, Sire, que j'anticipe sur le tems où cela s'est passé, & que pour faire les choses dans l'ordre j'aurois mieux fait d'en remettre le discours à un autre fois; mais la liaison qu'à cette circonstance avec l'autre que j'ai rapportée ne m'a pas permis de differer davantage d'en parler, outre que cet ouvrage souffrira plutôt une transposition que

que si j'entreprendois de faire vôtre histoire dans les formes.

Cependant V. M. ne pouvant prendre confiance dans l'esprit inquiet & remuant du Duc de Lorraine, & craignant qu'il n'entrât dans des cabales prejudiciables au bien de son Etat, elle fit dessein de marier en France le Prince Charles son Neveu, à qui appartenoient légitimement les Etats de Lorraine & de Bar. Le Prince François son Pere, qui étoit demeuré à Paris, fut ravi que V. M. eût de si bonnes intentions pour son fils, qui sans elle ne pouvoit pas obliger son Oncle à lui faire justice. Il proposa à V. M. le mariage de Me. de Montpensier & vous y donnâtes les mains, parce qu'il vous étoit indifférent quel parti ce seroit, pourvû qu'il mit le Duc de Lorraine hors d'état de vous faire du mal. Mademoiselle de Montpensier, qui avoit bien écouté la proposition qui lui avoit été faite de celui du Duc d'Anguien lorsqu'il n'étoit qu'un enfant, écouta avec plus de plaisir celle qu'on lui faisoit d'un Prince de bonne mine & dont l'âge étoit plus proportionné au sien. Elle s'enflamma même si fort qu'elle devint jalouse de sa sœur, que le Prince de Lorraine auroit bien mieux aimé qu'elle, mais que V. M. destinoit à un autre. En effet elle l'avoit promise au Duc de Toscane fils aîné du grand Duc de Florence qu'elle épousa bien-tôt après; mais quoi qu'ils sçussent tous deux qu'ils n'étoient pas nés l'un pour l'autre, ils

ne

ne laisserent pas de se voir, & le Prince de Lorraine, qui s'enflammoit pour elle tous les jours de plus en plus, lui sacrifia un portrait qu'il avoit de Mademoiselle de Montpensier. La vanité qu'ont toutes les femmes de vanter leurs conquêtes, principalement quand elles font tort à une rivale, lui fit révéler le sacrifice qui lui avoit été fait, quoi qu'elle parut avoir un intérêt considérable à tenir la chose secrète. V. M. effectivement ne devoit pas trouver cela bon, outre que devant bien-tôt passer en Italie pour aller rejoindre son mari, il n'étoit pas à propos qu'il la soupçonnât de quelque amourette. Cependant toutes ces reflexions ne l'ayant pas empêchée de faire cette fausse démarche, tant il est vrai que la jeunesse, la prudence & l'amour vont rarement de Compagnie, Mademoiselle de Montpensier ne le sçut pas plutôt qu'elle rompit avec ce Prince. Mr. son Pere qui étoit au désespoir que sa fille manquât un mariage si considérable de toutes façons, fit ce qu'il put pour le racrocher; mais la Princesse dont la fierté repondoit à la grandeur de sa naissance, méprisa toutes les satisfactions qu'on lui promettoit.

Vôtre Majesté ne lui voulut point faire de violence, quoi qu'elle jugeât que cette affaire fut nécessaire au bien de son Etat. Cependant le Prince Charles ayant manqué une si belle occasion par sa faute, on lui proposa la Duchesse de Longueville qui étoit veuve, il n'y

avoit

avoit pas long-tems, & qui avoit aussi beaucoup de bien. Mais soit qu'il ne put oublier la Duchesse de Toscane, où que le bruit qui couroit que cette Princesse avoit quelques deffauts, le degoutât de cette proposition, il ne se put résoudre à faire les pas qu'il falloit pour la faire réüssir.

Le Duc de Lorraine qui ne vouloit point se deffaire de ses Etats, avoit eu une grande inquietude que son Neveu épouzat Mademoiselle de Montpensier, quoi qu'il eut paru que la chose se fit de son consentement. Cependant seachant l'averfion qu'il avoit pour la Duchesse de Nemours il s'empressa de l'y porter, afin de se disculper envers V. M. du soupçon où elle étoit, qu'il n'eut fait joüir mille ressorts pour empêcher l'autre mariage. Mais puis il y apporta de soins, plus le Prince Charles en fut éloigné. Cependant il se sentit de l'inclination pour Mademoiselle de Nemours Niece du feu mari de la Duchesse, & qui effectivement avoit un peu plus de quoi l'engager que sa tante. Il se donna même si absolument à elle qu'il en oublia entièrement la Duchesse de Toscane, dont V. M. étant avertie par son Pere qui n'approuvoit pas d'abord ce mariage, parce qu'il faisoit plus de cas du bien que de la beauté, elle l'y fit consentir, de sorte qu'il ne fut plus question que de faire la même chose à l'égard du Duc de Lorraine. Mais le peu de disposition qu'il avoit à lui rendre son bien, fit qu'il y ap-

apporta mille difficultés que V. M. trouvant sans fondement, elle lui fit sçavoir que s'il ne prenoit une resolution conforme à sa volonté & à la raison, on passeroit outre sans l'en consulter davantage. Cet arrêt lui fut un coup de foudre, & jugeant que difficilement il viendroit à bout de le faire revoquer à V. M. il lui offrit de la déclarer heritiere de ses Etats, moyennant qu'elle voulut lui accorder l'honneur de sa protection contre son neveu.

Son dessein étoit de la tromper en lui faisant cette proposition, mais ayant eu l'adresse d'insinuer à V. M. que le droit de son neveu aux Etats de Lorraine & de Bar n'étoit pas si bien établi en sa faveur, qu'il ne put le lui disputer, & ayant même rapporté quelques exemples par lesquels il paroïssoit que la loi salique avoit lieu dans ses deux Duchés, V. M. traita avec lui & abandonna la poursuite de ce mariage, à qui il ne manquoit pourtant que la consommation, les ceremonies en ayant été faites par Procureur.

Voilà comment l'interêt agit souvent sur les grandes ames, aussi bien que sur celles du commun, ce qui ne leur est pourtant pas si pardonnable, parce qu'ils doivent avoir plus de soin de leur reputation que de leur fortune, qui est déjà assez grande pour ne pas chercher un nouvel établissement aux depens de leur gloire. En effet pour peu qu'une affaire reçoive de difficulté, ils doivent se déclarer pour la justice & ne pas songer à appuyer par la force

force un droit qui ne peut pas se soutenir de lui même. Celui dont il vient d'être parlé étoit de cette nature, & il auroit été à souhaiter que V. M. y eut fait reflexion: elle eut vû que c'étoit un appas qu'on lui donnoit pour la mieux tromper, outre que ce traité contenoit des choses qui en rendoient l'exécution impossible, comme je le ferai voir ci-après à V. M.

Cette affaire que j'ai traitée tout d'une haleine, parce que je m'y suis trouvé engagé, en parlant du dessein que V. M. avoit de marier Mademoiselle de Montpensier; devoit néanmoins être remise après plusieurs autres, pour faire les choses dans l'ordre, mais la même excuse dont je me suis servi ci-devant, me servira encore en cette occasion, sans que je veuille en employer d'autre.

Quoi qu'il en soit V. M. m'ayant témoigné, dans toutes les conférences que j'avois eues avec elle, un grand desir de travailler utilement à la reformation de son Royaume, se fit donner les memoires qui en avoient été dressés dès le tems du Cardinal de Richelieu, & à quoi la mort précipitée de ce Ministre l'avoit empêché de pouvoir travailler lui même. Vous y trouvatés beaucoup de choses à redire, parce que le tems qui s'étoit écoulé depuis cela, avoit fait changer de face aux affaires, & que ce qui étoit bon sous son Ministère, ne l'étoit plus maintenant. Vous en prites néanmoins le bon, & laissâtes le

mat-

mauvais; en quoi vous vous conduisîtes avec tant de jugement, que je ne puis assés vous en louer.

Vous résolutes cependant de faire rendre gorge aux Partisans qui, abusant de votre Minorité, avoient fait leurs affaires aux dépens des vôtres. Vous fîtes même dessein de commencer par leur maître qui vous paroissoit le plus coupable, je veux parler du Surintendant des Finances, dont je vous avois fait voir les abus, & qui en étoit si bien persuadé lui même, que pour éviter la punition qu'il meritoit, il songeoit à s'en mettre à couvrir par un plus grand crime. Pour cet effet il avoit acheté Belle-Isle de la Maison de Rets, où il meditoit de faire tête à V. M. faisant son compte qu'il mettroit plusieurs Gouverneurs de Provinces & de Places Frontières dans son parti à qui il faisoit pension tout exprés. Il en avoit même dressé le projet qu'on trouva parmi ses papiers, quand il fut arrêté, de sorte que si on lui eut fait justice on l'auroit envoyé sur un échaffaut.

La charge qu'il avoit dans le Parlement faisant croire à V. M. après ce qu'elle avoit vû, qu'il étoit dangereux de le mettre en justice avant qu'il s'en fut deffait, l'y porta elle même, sous pretexte qu'étant chargé depuis la mort du Cardinal de toutes les affaires de l'Etat, elle lui étoit maintenant bien inutile; Fonquet donna dans le panneau & l'ayant vendue à un de ses amis, vous futes en Bre-

tagne

tagne où vous aviez résolu de le faire arrêter dans le même tems que vous vous saisiriez de Belle-Isle; la chose fut exécutée de la manière que vous en aviez formé le projet; & lui ayant donné des Commissaires vous fites instruire son proces.

Mr. le Tellier étoit son Ennemi capital, mais sa politique doucereuse fit qu'il ne voulut agir ni directement ni indirectement contre lui. Il commençoit à entrer en jalousie de ce que V. M. me temoignoit tant de bonne volonté, & comme il n'eut pas été fâché qu'elle eut eu moins de confiance en mes services, il eut fait passer, s'il eut pû, pour une injustice le traitement qu'on lui faisoit. Voilà comment ceux qui effectent le plus de passer pour sages dans le public ne sçauroient se contrefaire, quand ils croient qu'il y va de leur intérêt. Aussi pour en juger comme il faut on ne doit pas donner tête baissée dans les apparences, il faut qu'un homme d'esprit attende des événemens qui puissent remuer les passions; car c'est en ce tems là qu'il faut juger de la sagesse d'une personne, & non pas dans celui où tout ce qui se passe a si peu de rapport à lui, qu'il ne faut pas s'étonner s'il est insensible.

Vôtre Majesté fit aussi une Chambre de Justice pour la recherche des partisans, ce qui m'attira la haine publique, parce que le nombre de ceux qui la voloient étoit si grand que plus de la moitié de Paris y étoit intéressé,

sée, soit par eux-mêmes soit par leurs parens ou par leurs amis. En effet la prodigieuse richesse de ces sangsues de vôtre peuple étoit si grande, qu'il s'étoient alliés à tout ce qu'il y avoit de plus considérable, & dans la robe & dans l'épée. Ils avoient aussi porté la venalité des charges à un tel excès qu'il n'y avoit plus qu'eux qui en pussent approcher. Fieubet avoit offert jusques à seize cent mille francs de celle de Procureur General; celle de President à mortier ne valloit pas moins, celle de Me. des Requêtes cent dix mille écus, & celle de simple Conseiller du Parlement deux cent je ne sçais combien de mille livres.

J'avois bien prévu l'effet que cela feroit contre moi, même qu'on ne manqueroit pas de dire qu'il n'y avoit point de bonne foi en V. M. qui après s'être servie de la bourse des gens dans son besoin, payoit ses debtes par des taxes excessives, & qui envoyoit ces personnes à l'Hôpital, elles qui auparavant étoient les plus accommodées de Paris. Mais outre que la bassesse de leur origine étoit une preuve infallible qu'ils n'avoient amassé ces grandes richesses que par leurs rapines, & que par conséquent il n'y avoit point d'injustice à leur faire rendre gorge, je faisois une grande différence de ce qui avoit été fait pendant vôtre Minorité, d'avec ce que vous auriez fait vous même; car l'un demande qu'il y ait de la bonne foi, autrement un Prince ne trouveroit plus